

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

MOLIÈRE



THÉÂTRE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



THÉÂTRE COMPLET
DE MOLIÈRE

II

16

THE MOLLER



L'ÉCOLE DES FEMMES

Comédie

1662

A MADAME¹

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde lors qu'il me faut dédier un livre, et je me trouve si peu fait au style d'épître dedicatoire que je ne sçay par où sortir de celle-cy. Un autre auteur qui seroit à ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOSTRE ALTESSE ROYALLE sur le titre de L'ESCOLE DES FEMMES et l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moy, MADAME, je vous avouë mon foible². Je ne sçai point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumieres que mes confreres les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne voy point ce que VOSTRE ALTESSE ROYALLE pourroit avoir à démeler avec la comedie que je luy presente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matiere, MADAME, ne saute que trop aux yeux, et, de quelque costé qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire et qualitez sur qualitez. Vous en avez, MADAME, du costé du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des graces et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aymer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous, je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté toute obligante, cette affabilité genereuse, que vous faites paroistre pour tout le monde; et ce sont particulièrement ces dernieres pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me

1. *Madame* est Henriette d'Angleterre, qui épousa Monsieur, frère du roi, et dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre. Elle fut la marraine du premier enfant de Molière.

2. *Mon foible*, signifiant mon insuffisance, n'a plus ce sens aujourd'hui.

PERSONNAGES

- ARNOLPHE, autrement M. de la Souche.
AGNÈS, jeune fille innocente élevée par Arnolphe.
HORACE, amant d'Agnès.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.
LE NOTAIRE.

La scène est dans une place de ville.

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Vous venez dites-vous pour lui donner la main ?

ARNOLPHE.

Oui, je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE.

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,

Sans crainte d'être ouïs, y discourir ensemble.

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?

Votre dessein pour vous me fait trembler de peur ;

Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,

Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami, peut-être que chez vous

Vous trouvez des sujets de crainte pour chez nous ;

Et votre front, je crois, veut que du mariage

Les cornes soient partout l'infailible apanage.

CHRYSLALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant,
 Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
 Mais, quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
 Dont cent pauvres maris ont souffert la furie
 Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits
 Que de votre critique on ait vus garantis;
 Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
 De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE.

Fort bien : est-il au monde une autre ville aussi
 Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?
 Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
 Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?
 L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
 A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;
 L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
 Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
 Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu
 Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
 L'un fait beaucoup de bruit, qui ne lui sert de guères ;
 L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
 Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
 Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
 L'une de son galant, en adroite femelle,
 Fait fausse confidence à son époux fidèle,
 Qui dort en sûreté sur un pareil appas ;
 Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;
 L'autre, pour se purger de sa magnificence,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,
 Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
 Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
 Enfin ce sont partout des sujets de satire ;
 Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
 Puis-je pas de nos sots...

CHRYSLALDE.

Oui ; mais qui rit d'autrui

Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
 J'entends parler le monde, et des gens se délassent
 A venir débiter les choses qui se passent ;
 Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
 Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits ;
 J'y suis assez modeste ; et, bien qu'aux occurrences¹
 Je puisse condamner certaines tolérances,
 Que mon dessein ne soit de souffrir nullement

1. Aux occurrences, à l'occasion.

Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
 Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire :
 Car enfin il faut craindre un revers de satire,
 Et l'on ne doit jamais jurer, sur de tels cas,
 De ce qu'on pourra faire ou bien ne faire pas.
 Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
 Il serait arrivé quelque disgrâce humaine,
 Après mon procédé, je suis presque certain
 Qu'on se contentera de s'en rire sous main ;
 Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
 Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
 Mais de vous, cher compère, il en est autrement :
 Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
 Comme sur les maris accusés de souffrance
 De tout temps votre langue a daubé d'importance,
 Qu'on vous a vu contre eux un diable déchainé,
 Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
 Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
 Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
 Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point ;
 Bien huppé¹ qui pourra m'attrapper sur ce point.
 Je sais les tours rusés et les subtiles trames
 Dont, pour nous en planter, savent user les femmes,
 Et comme on est dupé par leurs dextérités ;
 Contre cet accident j'ai pris mes sûretés,
 Et celle que j'épouse a toute l'innocence
 Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE.

Et que prétendez-vous qu'une sottie, en un mot...

ARNOLPHE.

Epouser une sottie est pour n'être point sot.
 Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
 Mais une femme habile est un mauvais présage,
 Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
 Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
 Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle,
 Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,
 Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
 Tandis que, sous le nom du mari de Madame,
 Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?

1. *Huppé*, malin. Ces oiseaux qui ont une huppe étant plus remarquables que les autres, on a qualifié de huppés les gens qui ont ou se croient une supériorité sur leurs semblables. — Une variante donne *rusé* au lieu de *huppé*.

Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
 Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
 Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
 Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime,
 Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
 Et qu'on vienne à lui dire à son tour : « Qu'y met-on » ?
 Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crème » ;
 En un mot qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

CHRYSALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sotté
 Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSALDE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
 Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?
 Outre qu'il est assez ennuyeux, que je crois,
 D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
 Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
 La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?
 Une femme d'esprit peut trahir son devoir ;
 Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir ;
 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire
 Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
 Ce que Pantagruel à Panurge répond¹ :
 Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotté ;
 Prêchez, patrocinez² jusqu'à la Pentecôte ;
 Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
 Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.

En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.

1. *Je répondrai* est ici sous-entendu.

2. *Patrociner*, plaider, prêcher, du latin *patrocinari*, qui signifie protéger, et dont on a étendu le sens, celui qui protège quelqu'un ayant souvent à plaider pour lui.

Je me vois riche assez pour pouvoir, que je crois,
 Choisir une moitié qui tienne tout de moi
 Et de qui la soumise et pleine dépendance
 N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
 Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
 M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans :
 Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
 De la lui demander il me vint la pensée,
 Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
 A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
 Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
 Je la fis élever selon ma politique,
 C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploierait
 Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
 Dieu merci, le succès a suivi mon attente.
 Et, grande, je l'ai vue à tel point innocente
 Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
 Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
 Je l'ai donc retirée, et, comme ma demeure
 A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
 Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
 Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir ;
 Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
 Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
 Vous me direz : « Pourquoi cette narration ? »
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
 Le résultat de tout est qu'en ami fidèle,
 Ce soir, je vous invite à souper avec elle :
 Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
 Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
 Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
 Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
 Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
 Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
 L'autre jour (pourrait-on se le persuader)?
 Elle était fort en peine, et me vint demander,
 Avec une innocence à nulle autre pareille,
 Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

CHRYSLALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon!

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

CHRYSLALDE.

Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
 Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
 Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
 A quarante et deux ans, de vous débaptiser,
 Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
 Vous faire dans le monde, un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connaît,
 La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSLALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
 Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
 De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
 Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
 Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
 Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
 Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
 Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte ;
 Mais enfin de la Souche est le nom que je porte,
 J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
 Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSLALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre
 Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit :
 Mais vous...

CHRYSLALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
 Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
 A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour
 Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSLALDE, *s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE.

Il est un peu blessé¹ sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion !
Holà !...

SCÈNE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE.

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette ?

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y, toi.

ALAIN.

Vas-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie,
Pour me laisser dehors ! Holà ho ! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain ?

ALAIN.

Quoi ?

1. *Blessé*, c'est-à-dire ayant le cerveau blessé.

GEORGETTE.

C'est Monsieur.

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? le plaisant stratagème !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !

ALAIN.

Au moins, c'est moi, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis votre servante ;

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE, recevant un coup d'Alain.

Peste !

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là !

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre et laissons la fadaïse,
Hé bien ! Alain, comment se porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por... Dieu merci !
Nous nous...*(Arnolphe ôte par trois fois le chapeau de dessus
la tête d'Alain).*

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête ?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, à Alain.

Faites descendre Agnès.

(A Georgette).

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après ?

GEORGETTE.

Triste ? Non.

ARNOLPHE.

Non ?

GEORGETTE.

Si fait !

ARNOLPHE.

Pourquoi donc ?...

GEORGETTE.

Oui, je meure,

Elle vous croyait voir de retour à toute heure,
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour vous.

SCÈNE III.

AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Hé bien ! Agnès, je suis de retour du voyage ;
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ? vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes :

Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah ! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :

Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,

Et je vous parlerai d'affaires importantes.

(Tous étant rentrés).

Héroïnes du temps, Mesdames les savantes,
 Pousseuses de tendresses et de beaux sentiments,
 Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
 Vos lettres, billets doux, toute votre science,
 De valoir cette honnête et pudique ignorance.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui,
 Et, pourvu que l'honneur soit... Que vois-je ? Est-ce... Oui.
 Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
 Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! joie extrême !

Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment ?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étais à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !
 J'admire de le voir au point où le voilà,
 Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grâce, Oronte votre père,
 Mon bon et cher ami, que j'estime et révere,
 Que fait-il ? que dit-il ? est-il toujours gaillard ?
 A tout ce qui le touche il sait que je prends part.
 Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
 Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,
 Et j'avais de sa part une lettre pour vous ;
 Mais, depuis, par une autre il m'apprend sa venue,
 Et la raison encor ne m'en est pas connue.
 Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
 Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
 Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE.

Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme ?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
 Comme s'il devait m'être entièrement connu,
 Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
 Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
 Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(Après avoir lu la lettre).

Il faut, pour des amis, des lettres moins civiles,
 Et tous ces compliments sont choses inutiles ;
 Sans qu'il prit le souci de m'en écrire rien,

1. L'édition originale donne ainsi ce vers incomplet :

Que fait-il ?... Est-il toujours gaillard ?

Les éditions suivantes l'ont complété de deux façons : « Que fait-il à présent » ? ou : « Que fait-il ? que dit-il » ?

Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce style.

Eh bien ! comment encor trouvez-vous cette ville ?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments,
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise ;
Mais, pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter.
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde :
C'est un plaisir de prince, et des tours que je vois
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune¹ ?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

Bon ! voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh !

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès

1. *Fortune pour bonne fortune.*

Que je me suis chez elle ouvert un doux acces ;
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *riant*.

Et c'est ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès*.

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis :
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'avez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part*.

Ah ! je crève !

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme ;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non,
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connaissez-vous point ?

ARNOLPHE, *à part*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Eh ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh ! oui, je le connois.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Eh !...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? quoi ?

Eh ! c'est-à-dire oui¹. Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir,
Et ce serait péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux,

1. Il faut faire ici de *oui* deux syllabes pour que le vers ne soit pas faux.

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux,
 Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
 N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
 Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
 Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
 Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes,
 En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
 Vous me semblez chagrin : serait-ce qu'en effet
 Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeais...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.

Adieu ; j'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

(*Il s'en va*).

ARNOLPHE.

Ah ! faut-il...

HORACE, *revenant*.

Derechef, veuillez être discret,
 Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

(*Il s'en va*).

ARNOLPHE.

Que je sens dans mon âme...

HORACE, *revenant*.

Et surtout à mon père,
 Qui s'en ferait peut-être un sujet de colère.

(*Il s'en va*).

ARNOLPHE, *croyant qu'il revient encore*.

Oh !... Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
 Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
 Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
 Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !
 Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
 Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
 Mais, ayant tant souffert, je devais me contraindre
 Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
 A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
 Et savoir pleinement leur commerce secret.
 Tâchons à le rejoindre, il n'est pas loin, je pense ;
 Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
 Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
 Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux, sans doute,
D'avoir perdu mes pas et pu manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux ;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau ;
J'en veux rompre le cours et sans tarder apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre .
J'y prends, pour mon honneur, un notable intérêt ;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est¹ ;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Eloignement fatal ! Voyage malheureux !
(Frappant à la porte).

SCÈNE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Ah ! Monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix ! Venez çà tous deux :

Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi,
Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahi ?

1. Aux termes qu'elle en est, au point où elle en est.

GEORGETTE.

Eh ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE.

Ouf ! Je ne puis parler, tant je suis prévenu ;

Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite !

Qu'un homme soit venu.. Tu veux prendre la fuite ?

Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges !... Je veux

Que vous me disiez... Euh ! Oui, je veux que tous deux...

Quiconque remuera, par la mort ! je l'assomme.

Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?

Eh ! parlez, dépêchez, vite, promptement, tôt,

Sans rêver Veut-on dire ?

ALAIN ET GEORGETTE, *tombant à genoux.*

Ah ! ah !

GEORGETTE.

Le cœur me faut !

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau. prenons un peu d'haleine.

Il faut que je m'évente et que je me promène.

Aurais-je deviné, quand je l'ai vu petit,

Qu'il croîtrait pour cela ? Ciel ! que mon cœur pâtit !

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche

Je lire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment ;

Patience, mon cœur, doucement, doucement !

Levez-vous, et, rentrant, faite qu'Agnès descende.

Arrêtez. Sa surprise en deviendrait moins grande,

Du chagrin qui me trouble ils iraient l'avertir,

Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu, qu'il est terrible !

Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,

Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché, je te le disais bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne saurait voir personne en approcher ?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

ALAIN.

Cela vient... cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'est-il, et pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.

La femme est en effet le potage de l'homme,
Et, quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paraissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieur ?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,

Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Un certain grec disait à l'empereur Auguste,
 Comme une instruction utile autant que juste,
 Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
 Nous devons avant tout dire notre alphabet,
 Afin que dans ce temps la bile se tempère,
 Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
 J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
 Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
 Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
 Afin que les soupçons de mon esprit malade
 Puissent sur le discours la mettre adroitement,
 Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.
 Venez, Agnès. (*A Georgette et Alain.*) Rentrez.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNÈS.

Fort beau !

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle ?

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage ; mais quoi ?

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
 Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyait-il ?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *ayant un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.

Voyez la médisance, et comme chacun cause !

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu

Était en mon absence à la maison venu,

Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;

Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,

Et j'ai voulu gager que c'était fausement...

AGNÈS.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi ! c'est la vérité qu'un homme...

AGNÈS.

Chose sûre.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité

Me marque pour le moins son ingénuité.

(Haut).

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,

Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui, mais, quand je l'ai vu, vous ignorez¹ pourquoi,

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être ; mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante et difficile à croire.

J'étais sur le balcon à travailler au frais,

Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès

Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,

D'une humble révérence aussitôt me salue :

Moi, pour ne point manquer à la civilité,

Je fis la révérence aussi de mon côté.

Soudain, il me refait une autre révérence :

Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;

1. Une variante a corrigé *ignorez* par *ignorez*, que semblait appeler *je l'ai vu* ; mais la correction est pire que la faute. *Si*, au lieu de *quand*, aurait rendu plus correcte et plus intelligible cette phrase, dont le sens est : Vous ignorez pourquoi je l'ai vu, et vous en auriez fait, etc.

Et, lui d'une troisième aussitôt repartant,
 D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
 Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle
 Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
 Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
 Nouvelle révérence aussi je lui rendais :
 Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
 Toujours comme cela je me serais tenue,
 Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
 Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
 Une vieille m'aborde en parlant de la sorte :
 « Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
 Et dans tous vos altraits longtemps vous maintenir !
 Il ne vous a pas fait une belle personne
 Afin de mal user des choses qu'il vous donne,
 Et vous devez savoir que vous avez blessé
 Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé ».

ARNOLPHE, à part.

Ah! suppôt de Satan, exécration damnée!

AGNÈS.

« Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je toute étonnée.
 Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
 Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
 — Hélas! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause?
 Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
 — Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 — Hé! mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde :
 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
 — Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
 Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas :
 En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
 Et s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 Que votre cruauté lui refuse un secours,
 C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
 — Mon Dieu! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande.
 Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
 — Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 Que le bien de vous voir et vous entretenir ;
 Vos yeux peuvent, eux seuls, empêcher sa ruine,
 Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
 — Hélas! volontiers, dis-je, et, puisqu'il est ainsi,
 Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici ».

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÈS.

Voilà comme il me vit et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison,
Et pouvais-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance,
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis sans pleurer voir un poulet mourir?

ARNOLPHE, *bas.*

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente,
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit¹ :
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas! si vous saviez comme il était ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vis,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous...

ARNOLPHE.

Oui, mais que faisait-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille et là-dedans remue.
Certain je ne sais quoi dont je suis toute émue.

ARNOLPHE, *à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examineur souffre seul tout le mal!

(*A Agnès.*)

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?

1. Un petit, un peu, dans le style familier.

AGNÈS.

Oh tant ! il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque'autre chose ?
(*La voyant interdite.*)

Ouf !

AGNÈS.

Eh ! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi ?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh !

AGNÈS.

Le...

ARNOLPHE.

Plait-il ?

AGNÈS.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non ! Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS.

Comment! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE, *à part.*

Grâce aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte¹.

(*Haut.*)

Chut! De votre innocence, Agnès, c'est un effet;
Je ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flatant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous! et la raison, de grâce?

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas! si plaisante et si douce!
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui; c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

1. *Affronter* quelqu'un, lui faire affront.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,

Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE.

Hé ! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque.

Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant*.

Dès ce soir ?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNÈS.

Hélas ! que je vous ai grande obligation !
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE.

Avec qui ?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... là n'est pas mon compte.

A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre en un mot, que je vous tiens tout prêt,
Et quand au monsieur Là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis¹, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement,
Et, lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las ! il est si bien fait ! C'est...

ARNOLPHE.

Ah ! que de langage !

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.

Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais quoi ! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle : allez, obéissez.

1. D'après la construction vicieuse de la phrase, *venant au logis*, qui se rapporte à Horace, semble se rapporter à Agnès.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille.
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Cónfandu de tout point le blondin séducteur :
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avait été surprise :
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents et des propos fort doux ;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous,
Et ce sont vrais Satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
Un siège au frais ici.

(A Georgette).

Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisait accroire ;
Mais..

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot : il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je désire,
 Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
 Faites venir ici, l'un ou l'autre au retour,
 Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *assis*.

Agnès, pour m'écouter laissez là votre ouvrage.
 Levez un peu la tête et tournez le visage ;
 Là, regardez-moi là, durant cet entretien.
 Et jusqu'au moindre mot imprimez-vous le bien.
 Je vous épouse, Agnès, et cent fois la journée
 Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
 Contempler la bassesse où vous avez été,
 Et dans le même temps admirer ma bonté
 Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
 Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
 Et jouir de la couche et des embrassements
 D'un homme qui fuyait tous ces engagements
 Et dont à vingt partis fort capables de plaire
 Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
 Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
 Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
 Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse
 A mériter l'état où je vous aurai mise,
 A toujours vous connaître, et faire qu'à jamais
 Je puisse me louer de l'acte que je fais.
 Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage.
 A d'austères devoirs le rang de femme engage,
 Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
 Pour être libertine et prendre du bon temps.
 Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
 L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
 L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne ;
 Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
 Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
 Le valet à son maître, un enfant à son père,
 A son supérieur le moindre petit frère,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obéissance, et de l'humilité,

Des femmes, tous les jours, corrompent les esprits.
 En bonne politique, on les doit interdire,
 Car c'est là que l'on conspire
 Contre les pauvres maris.

IX^e MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
 Doit se défendre de jouer,
 Comme d'une chose funeste :
 Car le jeu fort décevant,
 Pousse une femme souvent
 A jouer de tout son reste.

X^e MAXIME.

Des promenades du temps,
 Ou repas qu'on donne aux champs,
 Ils ne faut pas qu'elle essaye ;
 Selon les prudents cerveaux,
 Le mari dans ses cadeaux,
 Est toujours celui qui paye.

XI^e MAXIME...

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule, et pas à pas tantôt
 Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
 Je me suis souvenu d'une petite affaire ;
 Je n'ai qu'un mot à dire et ne tarderai guère.
 Rentrez, et conservez ce livre chèrement.
 Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
 Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme :
 Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
 Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
 Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
 On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;
 Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
 Que la femme qu'on a pêché de ce côté.
 De ces sortes d'erreurs le remède est facile :
 Toute personne simple aux leçons est docile,
 Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
 Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
 Mais une femme habile est bien une autre bête :
 Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;
 De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,

Et nos enseignements ne font là que blanchir¹.
 Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
 A se faire souvent des vertus de ses crimes,
 Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
 Des détours à duper l'adresse des plus fins.
 Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
 Une femme d'esprit est un diable en intrigue,
 Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
 L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.
 Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire
 Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire :
 Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
 Voilà de nos Français l'ordinaire défaut.
 Dans la possession d'une bonne fortune,
 Le secret est toujours ce qui les importune,
 Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas
 Qu'ils se pendraient plutôt que de ne causer pas.
 Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées
 Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées,
 Et que... Mais le voici, cachons-nous toujours bien,
 Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
 Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
 Mais j'irai tant de fois qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé ! mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
 Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
 Et, si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.
 C'est un maudit usage, et la plupart des gens
 Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
 Mettons donc, sans façons. Hé bien ! vos amourettes ?
 Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
 J'étais tantôt distrait par quelque vision ;
 Mais, depuis, là-dessus, j'ai fait réflexion :
 De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
 Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
 Il est à mon amour arrivé du malheur.

1. *Blanchir*, ne pas réussir, rester sans effet.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle

A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très grand regret,

Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où, diantre! a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre.

Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,

Ma petite visite à ses jeunes attraits,

Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,

Et servante et valet m'ont bouché le passage,

Et d'un : *Retirez-vous, vous nous importunez,*

M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;

Mais à tous mes propos ce qu'ils m'ont répondu,

C'est : *Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non; et de la fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître

En me chassant de là d'un ton plein de fierté,

Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment, d'un grès?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,

Dont on a par ses mains régala ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela,

Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, et la fille, après tout,
Vous aime?

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute ;

Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître.
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles :
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès,
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
*Retirez-vous, mon âme aux visites renonce ;
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse,*
Cette pierre, ou ce grès, dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée

Avec le sens des mots et la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
 Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
 Que dites-vous du tour, et de ce mot d'écrit ?
 Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
 Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un rire forcé).

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
 Qui chez lui se retranche et de grès fait parade,
 Comme si j'y voulais entrer par escalade ;
 Qui pour me repousser, dans son bizarre effroi,
 Anime du dedans tous ses gens contre moi,
 Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
 Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
 En un grand embarras jette ici mon amour,
 Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire,
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire,
 Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un rire forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.
 Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
 Mais en termes touchants, et tous pleins de bonté,
 De tendresse innocente et d'ingénuité ;
 De la manière enfin que la pure nature
 Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
 Et contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait, mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que

J'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous ; et je suis si touchée de vos paroles que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez, et je pense que j'en mourrais de déplaisir.

ARNOLPHE, à part.

Hon ! chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE.

Moi ? rien ; c'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable,
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment ! si vite ?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourrait avoir accès ?
J'en use sans scrupule, et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse entre amis servir à la pareille :
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer,
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avais pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain.

Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte,
 Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.
 Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vraiment, et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !
 Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
 Quoi ! pour une innocente, un esprit si présent !
 Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
 Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
 Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
 Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle,
 Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 J'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sais que pour punir son amour libertin
 Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
 Que je serai vengé d'elle par elle-même ;
 Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
 Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé !
 Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse ;
 Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse ;
 Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
 Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage,
 Et je souffletterais mille fois mon visage.
 Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance après un trait si noir.
 Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrâce,
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
 Donnez-moi, tout au moins, pour de tels accidents,
 La constance qu'on voit à de certaines gens.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse
Pour pouvoir mettre un ordre et dehors
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant je la voyais tranquille,
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon cœur
Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants,
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution,
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi ?
Non, parbleu ! non, parbleu ! petit sot, mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah! le voilà! Bonjour: me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,

Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Eh bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,

Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme, en ce cas.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future

Du tiers du dot¹ qu'elle a; mais cet ordre n'est rien,

Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Si...

LE NOTAIRE (*Arnolphe l'apercevant*).

Pour le préciput, il les regarde ensemble.

1. Dot était alors des deux genres.

Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Eh !

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfixe, qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs ;
Ou coutumier, selon les différents vouloirs ;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? Personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joint, on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquets,
A moins que par un acte on y renonce exprès ?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,

Vous savez tout cela ; mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face !
Adieu : c'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé ; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

M'êtes-vous pas venu quérir pour votre maître ?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connaître,
 Mais allez de ma part lui dire de ce pas
 Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous ; vous êtes mes fidèles,
 Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelqu'autre jour.
 On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
 Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être,
 Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître !
 Vous n'oseriez après paraître en nul endroit,
 Et chacun, vous voyant, vous montrerait au doigt.
 Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
 Il faut de votre part faire une telle garde
 Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ces beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! vraiment...

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE, à Alain.

S'il venait doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
 Par un peu de secours soulage ma langue ».

ALAIN.

« Vous êtes un sot ».

ARNOLPHE, à Georgette.

Bon! « Georgette, ma mignonne,
 Tu me parais si douce et si bonne personne ».

GEORGETTE.

« Vous êtes un nigaud ».

ARNOLPHE, à Alain.

Bon ! « Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu » ?

ALAIN.

« Vous êtes un fripon ».

ARNOLPHE, à Georgette.

Fort bien. « Ma mort est sûre
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure ».

GEORGETTE.

« Vous êtes un benêt, un impudent ».

ARNOLPHE.

Fort bien.

« Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien,
Je sais quand on me sert en garder la mémoire :
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.*(Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent).*

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.

Toute la courtoisie, enfin, dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse ».

GEORGETTE, le poussant.

« A d'autres » !

ARNOLPHE.

Bon, cela !

ALAIN, le poussant.

« Hors d'ici » !

ARNOLPHE.

Bon !

GEORGETTE, le poussant.

« Mais tôt » !

ARNOLPHE.

Bon ! Holà ! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent, qu'il ne fallait pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puisque je le désire.
Je vous laisse l'argent; allez, je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Je veux pour espion qui soit d'exacte vue
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de ruban, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon, j'ai vu paraître Agnès,
Qui des arbres prochains prenait un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire¹,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré : d'abord je ne le voyais pas,
Mais je l'oyais marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,

1. *Accessoire*, malencontre. Le mot avait déjà vieilli dans ce sens.

Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables;
 Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,
 Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvait;
 Il a même cassé, d'une main mutinée,
 Des vases dont la belle ornait sa cheminée.
 Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu¹
 Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
 Enfin, après cent tours, ayant de la manière
 Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère,
 Mon jaloux, inquiet, sans dire son ennui,
 Est sorti de la chambre, et moi de mon étui;
 Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage :
 C'était trop hasarder ; mais je dois, cette nuit,
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit:
 En toussant par trois fois je me ferai connaître,
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
 Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
 Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
 Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre.
 L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre,
 Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
 On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
 Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
 Adieu, je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
 Ne me donnera pas le temps de respirer !
 Coup sur coup je verrai par leur intelligence
 De mes soins vigilants confondre la prudence !
 Et je serai la dupe, en ma maturité,
 D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
 En sage philosophe on m'a vu vingt années
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidents
 Qui font dans le malheur tomber les plus prudents ;
 Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer du pair d'avec les autres fronts :

1. *Becque cornu*, pour *bouc cornu*, sot, imbécile.

Pour ce noble dessein j'ai cru mettre en pratique
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
 Et, comme si du sort il était arrêté
 Que nul homme ici-bas n'en serait exempté,
 Après l'expérience et toutes les lumières
 Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
 Après vingt ans et plus de méditation
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace,
 Pour me trouver après dans la même disgrâce !
 Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menti !
 De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti.
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
 J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,
 Et cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
 Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
 Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
 Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
 Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII.

CHRYSLALDE, ARNOLPHE.

CHRYSLALDE.

Eh bien, souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE.

Non, je jeûne ce soir.

CHRYSLALDE.

D'où vient cette boutade ?

ARNOLPHE.

De grâce, excusez-moi, j'ai quelqu'autre embarras.

CHRYSLALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas ?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSLALDE.

Oh ! oh ! si brusquement ! Quels chagrins sont les vôtres ?

Serait-il point, compère, à votre passion

Arrivé quelque peu de tribulation ?

Je le jurerais presque à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage

De ne pas ressembler à de certains gens

Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSLADE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumières
 Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières ;
 Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
 Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
 Etre avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
 N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache,
 Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
 On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
 A le bien prendre, au fond, pourquoi voulez-vous croire
 Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
 Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
 L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
 Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
 Qu'on soit digne à son choix de louange ou de blâme,
 Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi
 De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
 Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
 Se faire en galant homme une plus douce image,
 Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
 Cet accident de soi doit être indifférent,
 Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
 N'est que dans la façon de recevoir la chose ;
 Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
 Il y faut comme en tout fuir les extrémités.
 N'imites pas ces gens un peu trop débonnaires
 Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
 De leurs femmes toujours vont citant les galants,
 En font partout l'éloge et prônent leurs talents,
 Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
 Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
 Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
 De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
 Ce procédé, sans doute est tout à fait blâmable ;
 Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
 Si je n'approuve pas ces amis des galants,
 Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
 Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
 Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
 Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
 Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
 Entre ces deux partis il en est un honnête
 Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête,
 Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
 Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
 Quoi qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
 Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;

Et, comme je vous dis, toute l'habilité¹
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciement à Votre Seigneurie ;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blâme ;
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et, d'une âme réduite²,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE.

Vous pensez vous moquer ; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferais un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et, plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE.

Mon Dieu ! ne jurez point, de peur d'être parjure.

1. Autrefois *habilité* existait seul ; mais du temps de Molière on avait déjà fait la distinction entre *habilité*, aptitude, et *habileté*, adresse.

2. *Réduite*, contenue, résignée.

Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi ! je serais cocu ?

CHRYSALDE.

Vous voilà bien malade.

Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison,
Ne feraient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi je n'en voudrais avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune :
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE.

Vous êtes en courroux :

Nous en saurons la cause. Adieu ; souvenez-vous,
Quoique sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

SCÈNE IX.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Ies amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection ;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai su m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade,
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir,
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu, tout est à nous.
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoique aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, et surtout gardez de babiller.
Voilà pour le prochain une leçon utile,
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Traîtres, qu'avez-vous fait par cette violence ?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre était de le battre, et non de l'assommer,
Et c'était sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avais commandé qu'on fit choir la tempête.
Ciel ! dans quel accident me jette ici le sort !
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort ?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu prescrire :
Le jour s'en va paraître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter
Hélas ! que deviendrai-je ? et que dira le père
Lorsqu'inopinément il saura cette affaire ?

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Il faut que j'aie un peu reconnaître qui c'est.

ARNOLPHE.

Eût-on jamais prévu... ? Qui va là, s'il vous plaît ?

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Oui ; mais vous...

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allais chez vous vous prier d'une grâce.
 Vous sortez bien matin ?

ARNOLPHE, *bas*.

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine,
 Et je bénis du ciel la bonté souveraine
 Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
 Je viens vous avertir que tout a réussi,
 Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
 Et par un incident qui devait tout détruire.
 Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
 Cette assignation qu'on m'avait su donner ;
 Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
 J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,
 Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
 M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas ;
 Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
 De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
 Ces gens-là, dont était, je pense, mon jaloux,
 Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;
 Et, comme la douleur un assez long espace
 M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
 Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé,
 Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
 J'entendais tout leur bruit dans le profond silence :
 L'un l'autre, ils s'accusaient de cette violence,
 Et sans lumière aucune, en querellant le sort,
 Sont venus doucement tâter si j'étais mort.
 Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
 J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
 Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi ;
 Et, comme je songeais à me retirer, moi,
 De cette feinte mort la jeune Agnès émue
 Avec empressement est devers moi venue :
 Car les discours qu'entre eux ces gens avaient tenus
 Jusques à son oreille étaient d'abord venus,
 Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
 Du logis aisément elle s'était sauvée.
 Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
 Un transport difficile à bien représenter.
 Que vous dirai-je enfin ? cette aimable personne
 A suivi les conseils que son amour lui donne,
 N'a plus voulu songer à retourner chez soi,

Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
 Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
 Et quels fâcheux périls elle pourrait courir
 Si j'étais maintenant homme à la moins chérir.
 Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée ;
 J'aimerais mieux mourir que l'avoir abusée ;
 Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
 Et rien ne m'en saurait séparer que la mort.
 Je prévois là-dessus l'emportement d'un père,
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
 A des charmes si doux je me laisse emporter,
 Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
 Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
 C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,
 Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
 Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
 Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
 Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
 Et, comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
 Que j'ai fait de mes feux entière confiance,
 C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
 Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je, et je me sens ravir
 De cette occasion que j'ai de vous servir ;
 Je rends grâce au Ciel de ce qu'il me l'envoie,
 Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés !
 J'avais de votre part craint des difficultés ;
 Mais vous êtes du monde, et, dans votre sagesse,
 Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
 Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour.
 Si je la prends ici, l'on me verra peut-être,
 Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paraître,
 Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
 Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur :
 Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
 Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
 Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE.

Ah ! fortune ! ce trait d'aventure propice
 Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.

SCÈNE III.

AGNÈS, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener,
 C'est un logement sûr que je vous fais donner ;
 Vous loger avec moi, ce serait tout détruire :
 Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.
 (*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le connaisse*).

AGNÈS.

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas ! s'il était vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême ?

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(*Arnolphe la tire*).

Ah ! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,

Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux,
 Et le parfait ami de qui la main vous presse
 Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien :

Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverais mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurais...*(A Arnolphe qui la tire encore).*

Attendez.

HORACE.

Adieu, le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bientôt assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE.

Grâce au Ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *le nez dans son manteau.*Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé,
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
Me connaissez-vous ?AGNÈS, *le reconnaissant.*

Aie !

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,

Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez :
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.*(Agnès regarde si elle ne verra point Horace).*N'appellez point des yeux le galant à votre aide,
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah ! ah ! si jeune encor, vous jouez de ces tours !Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille,
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit.Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.

Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
 Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
 Et ce galant la nuit vous a donc enhardie?
 Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
 Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
 Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
 Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
 Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous¹?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort, en effet.

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infâme?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
 J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
 Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui, mais, pour femme moi je prétendais vous prendre,
 Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui, mais, à vous parler franchement entre nous,
 Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
 Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
 Et vos discours en font une image terrible;
 Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs
 Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse.

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,
 Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

1. Crier quelqu'un se disait pour : crier après quelqu'un. Nous avons déjà vu dans *l'Etourdi* : « Toi qui toujours me cries ».

ARNOLPHE.

Mais il fallait chasser cet amoureux désir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne saviez-vous pas que c'était me déplaire?

AGNÈS.

Moi? point du tout : quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente?

AGNÈS.

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer :

Que ne vous êtes-vous comme lui fait aimer?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous,

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE.

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!

Peste! une précieuse en dirait-elle plus?

Ah! je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

Puisqu'en raisonnement votre esprit se consomme,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps

Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double¹.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

1. Double, petite pièce de monnaie valant deux deniers.

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

AGNÈS.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment !
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête
Je ne juge pas bien que je suis une bête ?
Moi-même j'en ai honte, et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sottie, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNÈS.

Sans doute.

C'est de lui que je sais ce que je puis savoir,
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferaient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas ! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot, et ce regard, désarme⁴ ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
Tout le monde connaît leur imperfection :
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle ; et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien ! faisons la paix ; va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse.
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire.

4. *Désarme* est bien au singulier.

Que me coûterait-il, si je le pouvais faire ?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.

(*Il fait un soupir*).

Ecoute seulement ce soupir amoureux ;
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste¹ :
Tu le seras toujours, va, je te le proteste.
Sans cesse nuit et jour je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai.
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire.
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.

(*A part*).

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?

(*Haut*).

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égalier.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrater ?
Me veux-tu voir pleurer ? veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux.
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme.
Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent² me vengera de tout.

SCÈNE V.

ALAIN, ARNOLPHE.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici : dans ma chambre allez me la nicher.

1. *Brave*, bien habillée. — *Leste*, pimpante, élégante.

2. *Cul de couvent*, couvent bien fermé, bien retiré, qui n'a pas plusieurs issues.

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
 Et puis c'est seulement pour une demi-heure.
 Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
 Trouver une voiture; enfermez-vous des mieux,
 Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
 Peut-être que son âme, étant dépaysée,
 Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ah ! je viens vous trouver accablé de douleur.
 Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu¹ mon malheur,
 Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
 On me veut arracher de la beauté que j'aime.
 Pour arriver ici mon père a pris le frais :
 J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près,
 Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
 Qui, comme je disais, ne m'étais pas connue,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
 Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
 S'il pouvait m'arriver un contre-temps plus rude.
 Cet Enrique, dont hier je m'informais à vous,
 Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
 Il vient avec mon père achever ma ruine,
 Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
 J'ai dès leurs premiers mots pensé m'évanouir ;
 Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
 Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
 L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
 De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
 De mon engagement, qui le pourrait aigrir,
 Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
 De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-da.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
 Et rendez en ami ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

1. *Conclu*, pour *résolu*, est inexact, puisque, pour conclure, il faut le concours de plusieurs personnes.

HORACE.

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.

Dites-lui que mon âge... Ah ! je le vois venir.

Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

(Ils demeurent en un coin du théâtre).

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE, à *Chrysalde*.

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paraître,

Quand on ne m'eût rien dit, j'aurais-su vous connaître.

Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur

Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur ;

Et je serais heureux si la Parque cruelle

M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,

Pour jouir avec moi des sensibles douceurs

De revoir tous les siens après nos longs malheurs.

Mais, puisque du destin la fatale puissance

Nous prive pour jamais de sa chère présence,

Tâchons de nous réscudre, et de nous contenter

Du seul fruit amoureux qu'il m'en ait pu rester :

Il vous touche de près, et sans votre suffrage

J'aurais tort de vouloir disposer de ce gage.

Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi.

Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,

Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, à *Horace*.

Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE, à *Arnolphe*.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse !

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,

Je sais ce qui vous mène.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit ?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,

Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste;

Il m'a même prié de vous en détourner.

Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère

Et de faire valoir l'autorité de père.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contre eux¹ à leur être indulgents.

HORACE.

Ah ! traître !

CHRYSALDE.

Si son cœur a quelque répugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence.

Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse

De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?

Il serait beau, vraiment, qu'on le vit aujourd'hui

Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.

Non, non, c'est mon intime, et sa gloire est la mienne ;

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,

Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,

Et force de son fils tous les attachements.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,

C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSALDE, à Arnolphe.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressément

Que vous me faites voir pour cet engagement,

Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

1. Nous faisons contre eux, nous agissons contre leurs intérêts.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSALDE.

Ce nom l'aigrit;

C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entends-je?

ARNOLPHE, *se tournant vers Horace.*

Oui, c'est là le mystère.

Et vous pouvez juger ce que je devais faire.

HORACE.

En quel trouble...

SCÈNE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,

Nous aurons de la peine à retenir Agnès :

Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être

Qu'elle se pourrait bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la moi venir; aussi bien de ce pas

Prétends-je l'emmenner.

(A Horace).

Ne vous en fâchez pas :

Un bonheur continu rendrait l'homme superbe,

Et chacun à son tour, comme dit le proverbe.

HORACE.

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis?

Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis?

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez vite le jour de la cérémonie ;

J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien notre dessein.

SCÈNE IX.

AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE, ENRIQUE,
ARNOLPHE, HORACE, CHRYSALDE.

ARNOLPHE.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne saurait tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui pour récompense
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.
Adieu, l'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui, mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique.
Sur quoi votre discours était-il donc fondé?

CHRYSALDE.

Je m'étonnais aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi!...

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille

Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs, fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et dans ce temps le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essayer mille périls divers
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers,

CHRYSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avait remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avait fait, sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSALDE.

Et lui, plein de transport et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

CHRYSALDE.

Je devine à peu près quel est votre supplice ;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté et ne
pouvant parler.*

Oh !

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE.

Ah ! mon père,

Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avait exécuté
Ce que votre sagesse avait prémédité.
J'étais, par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle ;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.
Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE.

J'en ferais de bon cœur, mon frère, autant que vous,
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grâce au Ciel, qui fait tout pour le mieux.

FIN

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

Comédie

1663

A LA REINE MÈRE¹

MADAME,

Je sçay bien que VOSTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dedicaces, et que ces prétendus devoirs dont on luy dit élegamment qu'on s'acquitte envers elle sont des hommages, à dire vray, dont elle nous dispenseroit tres-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de luy dédier La Critique de l'Escole des Femmes, et je n'ay pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à VOSTRE MAJESTÉ sur cette heureuse convalescence qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure Princesse du monde, et nous promet en elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du costé de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allegresse generale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOSTRE MAJESTÉ; Elle, MADAME, qui prouve si bien que la veritable devotion n'est point contraire aux honnestes divertissemens; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette mesme bouche dont elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'esperance de cette gloire; j'en attens le moment avec toutes les impatiences du monde, et, quand je jouïray de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir,

MADAME,

De Votre Majesté.

Le tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidelle serviteur et sujet.

J.-B. P. MOLIERE.

1. La reine mère, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

PERSONNAGES

URANIE.

ÉLISE.

CLIMÈNE.

GALOPIN, laquais.

LE MARQUIS.

DORANTE, ou le Chevalier.

LYSIDAS, poète.

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

URANIE, ÉLISE.

URANIE.

Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

ÉLISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE.

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume, et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

URANIE.

L'après-dîner, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ELISE.

Ah ! très humble servante au bel esprit, vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ELISE.

Je l'aime aussi ; mais je l'aime choisie, et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essayer parmi les autres est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ELISE.

Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me diverts des extravagants.

ELISE.

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode ? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades¹ perpétuelles ?

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert ! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans ! et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : « Madame, vous êtes dans la Place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil », à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici ! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel ? et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

1. *Turlupinade*, mauvaise plaisanterie, de *Turluptin*, nom pris par un farceur célèbre de l'hôtel de Bourgogne qui s'appelait réellement Belleville.

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle, et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables, et, si j'en étais juge, je sais bien à quoi je condamnerais tous ces messieurs les turlupins.

URANIE.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II.

GALOPIN, URANIE, ÉLISE.

GALOPIN.

Voilà Climène, Madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Eh mon Dieu ! quelle visite !

ÉLISE.

Vous vous plaigniez d'être seule : aussi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit ?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain ! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah ! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est !

ELISE.

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel : j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion, et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sottre bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisait justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification ?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom pourtant.

ELISE.

Il est vrai, elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paraître grands.

URANIE.

Doucement donc : si elle venait à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne et les choses que le public a vues de lui. Vous connaissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avait invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui, et qui le regardaient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devait pas être faite comme les autres. Ils pensaient tous qu'il était là pour défrayer la compagnie de bons mots, que chaque parole qui sortait de sa bouche devait être extraordinaire, qu'il devait faire des *impromptus* sur tout ce qu'on disait, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

URANIE.

Tais-toi, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrais bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce serait d'une précieuse et d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire! la voici.

SCÈNE III.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE.

Eh! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

URANIE.

Un fauteuil, promptement.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont prise?

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE.

Mon Dieu non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal? et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal.

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'École des Femmes. Je suis encore en défaillance du

mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

URANIE

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi! vous l'avez vue?

URANIE.

Oui, et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci, et je trouve, pour moi, que cette comédie serait plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. Les « enfants par l'oreille » m'ont paru d'un goût détestable; la « tarte à la crème » m'a affadi le cœur, et j'ai pensé vomir au « potage ».

ELISE.

Mon Dieu! que tout cela est dit élégamment! J'aurais cru que cette pièce était bonne; mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance, et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE.

Ah! vous me faites pitié de parler ainsi, et je ne saurais vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme et salit à tous moments l'imagination?

ELISE.

Les jolies façons de parler que voilà ! Que vous êtes, Madame, une rude joueuse en critique ! et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie !

CLIMÈNE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement, et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE.

Hélas ! tout ; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la saurait voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE.

Il faut donc que, pour les ordures, vous ayez des lumières que les autres n'ont pas : car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément : car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ELISE.

Ah !

CLIMÈNE.

Aïe ! aïe ! aïe !

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE.

Hélas ! est-il nécessaire de vous les marquer ?

URANIE.

Oui : je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris ?

URANIE.

Eh bien ! que trouvez-vous là de sale ?

CLIMÈNE.

Ah !

URANIE.

De grâce ?...

CLIMÈNE.

Fi !

URANIE.

Mais encore ?

CLIMÈNE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple¹, il y avait l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'aurait pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étaient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il me faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah ! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crévent les yeux.

1. Pour tomber dans l'exemple, pour arriver à un exemple.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi ! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons ?

URANIE.

Non vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête, et, si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah ! ruban tant qu'il vous plaira ; mais ce *le* où elle s'arrête n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées ; ce *le* scandalise furieusement, et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ELISE.

Il est vrai, ma cousine ; je suis pour Madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame ?

CLIMÈNE.

Obscénité, Madame.

ELISE.

Ah ! mon Dieu ! obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire, mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMÈNE.

Enfin vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Eh ! mon Dieu ! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah ! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à Madame ! Voyez un peu où j'en serais si elle allait croire ce que vous dites. Serais-je si malheureuse, Madame, que vous eussiez de moi cette pensée ?

CLIMÈNE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ces paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah ! que vous avez bien raison, Madame, et que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans vos

sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche !

CLIMÈNE.

Hélas ! je parle sans affectation.

ÉLISE.

On le voit bien, Madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles, et je suis si remplie de vous que je tâche d'être votre singe et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudrait se moquer de vous ?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, Madame.

ÉLISE.

Oh que si, Madame.

CLIMÈNE.

Vous me flattez, Madame.

ÉLISE.

Point du tout, Madame.

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, Madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CLIMÈNE.

Ah ! mon Dieu ! brisons-là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (*A Uranie*). Enfin nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, GALOPIN, URANIE, ÉLISE.

GALOPIN.

Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connais pas, sans doute ?

GALOPIN.

Si fait, je vous connais ; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'est un petit écervelé qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, Madame; et, sans votre respect, je lui aurais appris à connaître les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE.

Un siège donc, impertinent!

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approchez-le.

(Le petit laquais pousse le siège rudement).

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il aurait tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine :
hai! hai! hai! hai!

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE.

Sur la comédie de *l'École des Femmes*.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Eh bien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE.

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ELISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah! voici Dorante que nous attendions.

SCÈNE V.

DORANTE, LE MARQUIS, CLIMÈNE, ÉLISE, URANIE.

DORANTE.

Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui depuis quatre jours fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car, enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je la trouve détestable ; morbleu ! détestable ; du dernier détestable ; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi ! Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise¹. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire ; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi ? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais, enfin, je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne ! et Dorilas, contre qui j'étais, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait : je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce

1. *Caution bourgeoise*, caution valable.

avec un sérieux le plus sombre du monde, et tout ce qui égayait les autres ridait son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules et regardait le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : *Ris donc, parterre ! ris donc !* Ce fut une seconde comédie que le chagrin de notre ami; il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût; que, debout et assis, on peut donner un mauvais jugement, et qu'enfin, à le prendre en général, je me ferais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, et qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai! hai! hai! hai! hai!

DORANTE.

Ris tant que tu voudras; je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connaître; qui dans une comédie se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique¹, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh! morbleu! Messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu! Chevalier, tu le prends là...

1. *Concert* signifiant réunion, accord, il fallait dire alors *concert de musique* pour exprimer ce que nous entendons aujourd'hui par *concert*.

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle ; c'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible, et je les dauberai tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit ?

DORANTE.

Oui, sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qui lui semble de *l'École des Femmes* : vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Eh ! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gêne, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seraient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il est vrai, notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit, et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a jamais pu souffrir les ordures dont elle est pleine ?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de⁴ quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une prudence scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de

4. Remplacer de, pour : remplacer par.

beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des saletés où jamais personne n'en avait vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas ; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉLISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier : il pourrait y en avoir d'autres qu'elle qui seraient dans les mêmes sentiments.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins, et que, lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE.

Il est vrai ; mais j'ai changé d'avis, et Madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon, et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable, et je ne conçois pas...

URANIE.

Ah ! voici l'auteur, monsieur Lysidas : il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VI.

LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, ÉLISE,
URANIE, CLIMÈNE.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avais parlé,

et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyais.

ELISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois; mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît : nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là ?

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin j'avais besoin de vous lorsque vous êtes venu, et tout le monde était ici contre moi.

ELISE.

Il s'est mis d'abord de votre côté; mais, maintenant qu'il sait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non, je ne voudrais pas qu'il fit mal sa cour auprès de Madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame ?

URANIE.

Sur le sujet de *l'Ecole des Femmes*.

LYSIDAS.

Ah! ah!

DORANTE.

Que vous en semble ?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus, et vous savez qu'entre nous autres auteurs nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie ?

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément ?

LYSIDAS.

Assurément ; pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE.

Hon ! hon ! vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas ; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu, je vous connais ; ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

DORANTE.

Je vois bien que le bien¹ que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai ! hai ! hai !

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connaisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie ; ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

1. Bien deux fois dans la même ligne est conforme au texte.

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE.

Il est vrai, le jugement de Monsieur Lysidas est quelque chose de considérable; mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela. Et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre contre les sentiments de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoi ! vous voyez contre vous Madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

CLIMÈNE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce !

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame ! elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, Marquis ; il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres comédiens qui étaient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah ! je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis ; puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt ; il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE.

Rendez-vous ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale, et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans

chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie, et c'est se taxer hautement d'un défaut que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE.

Pour moi je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point : votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE.

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce ; et pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable de voir que cet auteur impertinent nous appelle des animaux.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler ?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais, qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux, et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent ?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que le « potage » et la « tarte à la crème », dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi, oui, tarte à la crème. Voilà ce que j'avais remarqué tantôt ; tarte à la crème. Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de tarte à la crème ! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour tarte à la crème ? Tarte à la crème, morbleu ! tarte à la crème !

DORANTE.

Eh bien, que veux-tu dire, tarte à la crème ?

LE MARQUIS.

Parbleu ! tarte à la crème, Chevalier.

Mais encore ?

DORANTE.

Tarte à la crème.

LE MARQUIS.

Dis-nous un peu tes raisons.

DORANTE.

Tarte à la crème.

LE MARQUIS.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

URANIE.

Tarte à la crème, Madame.

LE MARQUIS.

Que trouvez-vous là à redire ?

URANIE.

Moi ? rien ; tarte à la crème.

LE MARQUIS.

Ah ! je le quitte ¹

URANIE.

ELISE.

Monsieur le Marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que M. le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ELISE.

Celui-là est joli encore, « s'encanaille ». Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame ?

CLIMÈNE.

Hé !

1. *Je le quitte, je quitte la partie, je m'avoue vaincue.*

ELISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Assurément, Madame, et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car, enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez : ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attrapper le merveilleux. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature : on veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter, et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas : c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah ! Monsieur, la Cour...

DORANTE.

Achez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connaît pas à ces choses ; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres ; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la Cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes ; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.

URANIE.

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connaître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession ; et, si l'on joue quelque marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS.

Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres, messieurs les

poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais, de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pêche contre toutes les règles de l'art.

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde, et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait de nécessité que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons

point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier français*.

URANIE.

Il est vrai, et j'admire les raffinements de certains gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses, et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que *l'Ecole des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE.

Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre, et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ELISE.

Courage, Monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi! Monsieur, la protase, l'épîtase et la péripétie...

DORANTE.

Ah! Monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grâce; humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposi-

tion du sujet que la protase, le nœud que l'épîtase, et le dénouement que la péripétie ?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pêche contre le nom propre des pièces de théâtre ? Car, enfin, le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action ; et dans cette comédie-ci il ne se passe point d'action, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! Chevalier.

CLIMÈNE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des « enfants par l'oreille » ?

CLIMÈNE.

Fort bien.

ELISE.

Ah !

LYSIDAS.

La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse et tout à fait impertinente ?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMÈNE.

Assurément.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace ? Et, puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, fallait-il lui faire faire l'action d'un honnête homme ?

LE MARQUIS.

Bon ! La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE.

Admirable !

ELISE.

Merveilleuse !

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-elles¹ pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères ?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMÈNE.

Voilà parlé comme il faut.

ELISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paraît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS..

Morbleu ! merveille !

CLIMÈNE.

Miracle !

ELISE.

Vivat, Monsieur Lysidas !

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu ! Chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu ! je te défie de répondre.

1. Il aurait fallu, *sont-ils*, mais le texte donne bien *sont-elles*.

DORANTE.

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE.

De grâce, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions suivant la constitution du sujet, d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confiance perpétuelle ; et ce qui me paraît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit et qui est averti de tout par une innocente, qui est sa maîtresse, et par un étourdi, qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMÈNE.

Faible réponse.

ELISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des « enfants par l'oreille », ils ne sont plaisants que par réflexion¹ à Arnolphe, et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMÈNE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

Ce n'est rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la

1. *Par réflexion*, par rapport.

scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison ; et, de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE.

Tout cela ne fait que blanchir¹.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont oui n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites ; et sans doute que ces paroles d'« enfer » et de « chaudières bouillantes » sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré ou trop comique, je voudrais bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferais mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la !
(*Il chante*).

DORANTE.

Quoi?...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la !

DORANTE.

Je ne sais pas si...

1. Ne fait que blanchir, ne réussit pas, n'aboutit à rien, ne prouve rien.

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la !

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la !

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourrait bien faire une petite comédie, et que cela ne serait pas trop mal à la queue de *l'Ecole des Femmes*.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerais là dedans un rôle qui ne te serait pas avantageux.

DORANTE.

Il est vrai, Marquis.

CLIMÈNE.

Pour moi, je souhaiterais que cela se fit pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ELISE.

Et moi, je fournirais de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserais pas le mien, que je pense.

URANIE.

Puisque chacun en serait content, Chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connaissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE.

Il n'aurait garde, sans doute, et ce ne serait pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point; je connais son humeur. il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui; mais quel dénouement pourrait-il trouver à ceci? Car il ne saurait y avoir ni mariage, ni reconnaissance, et je ne sais point par où l'on pourrait faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudrait rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VII.

GALOPIN, LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS,
CLIMÈNE, ELISE, URANIE.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait sans que personne se rende : un petit laquais viendra dire qu'on a servi ; on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir et nous ferons bien d'en demeurer là.

FIN.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

Comédie

1663

PERSONNAGES

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise façonnrière.
Mademoiselle BÉJART, prude.
Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.
Mademoiselle MOLIÈRE, satirique spirituelle.
Mademoiselle DU CROISY, peste douceuseuse.
Mademoiselle HERVÉ, servante précieuse.

La scène est à Versailles, dans la salle de la Comédie.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY,
MADEMOISELLE DU PARC,
MADEMOISELLE BÉJART, MADEMOISELLE DE BRIE,
MADEMOISELLE MOLIÈRE, MADEMOISELLE DU CROISY,
MADEMOISELLE HERVÉ.

MOLIÈRE.

Allons donc, Messieurs et Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! Monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT.

Quoi?

MOLIÈRE.

Monsieur de La Grange!

LA GRANGE.

Qu'est-ce?

MOLIÈRE.

Monsieur du Croisy!

DU CROISY.

Plaît-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Parc!

MADemoisELLE DU PARC.

Eh bien ?

MOLIERE.

Mademoiselle Béjart !

MADemoisELLE BÉJART.

Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle de Brie !

MADemoisELLE DE BRIE.

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Croisy !

MADemoisELLE DU CROISY.

Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE.

Mademoiselle Hervé !

MADemoisELLE HERVÉ.

On y va.

MOLIERE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. (*Entrent Brécourt, La Grange, Du Croisy*). Eh ! têtebleu ! Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons pas nos rôles, et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE.

Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !

MADemoisELLE BÉJART.

Et bien, nous voilà, que prétendez-vous faire ?

MADemoisELLE DU PARC.

Quelle est votre pensée ?

MADemoisELLE DE BRIE.

De quoi est-il question ?

MOLIERE.

De grâce, mettons-nous ici, et, puisque nous voilà tous habillés et que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas ?

MADemoisELLE DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADemoisELLE DE BRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADemoiselle BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADemoiselle MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADemoiselle HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADemoiselle DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela je ne répondrais pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADemoiselle BÉJART.

Qui, vous? Vous n'êtes pas à plaindre, car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne contez-vous point rien¹ l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci? que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADemoiselle BÉJART.

Si cela vous faisait trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre quand un Roi me l'a commandé?

MADemoiselle BÉJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménagerait mieux sa réputation et se serait bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal? et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

1. Il y a bien : « Ne comptez-vous *point* rien »? On a imprimé depuis : « Ne comptez-vous *pour* rien »?

MADemoiselle DE BRIE.

En effet, il fallait s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables : nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADemoiselle BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADemoiselle BÉJART.

Je suis votre servante, la prose est pis¹ encore que les vers.

MADemoiselle MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADemoiselle MOLIÈRE.

Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est : le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADemoiselle MOLIÈRE.

C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit ca-

1. Le texte donne ici *pis*, quand il faudrait *pire*. Mais la phrase est plutôt elliptique, et veut dire : c'est pis encore d'apprendre la prose que les vers.

pable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.

Que de discours !

MADemoiselle MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet : je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ah ! laissons cela : il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

MADemoiselle BÉJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comédie des Comédiens dont vous nous avez parlé il y a longtemps ? C'était une affaire toute trouvée, et qui venait fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre¹, ils vous ouvraient l'occasion de les peindre aussi, et que cela aurait pu s'appeler leur portrait à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre : car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature. Mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnaît.

MOLIÈRE.

Il est vrai, mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine, et puis il fallait plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres², à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurais eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

1. Il s'agit ici du portrait de Molière fait par Boursault dans sa comédie *Le Portrait du Peintre*.

2. La troupe de Molière et celle de l'hôtel de Bourgogne jouaient les mardis, les vendredis et les dimanches.

MADemoiselle du Parc.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADemoiselle de Brie.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avait passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie qui peut-être n'aurait point fait rire.

MADemoiselle de Brie.

Dites-la moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADemoiselle de Brie.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avais songé une comédie où il y aurait eu un poète, que j'aurais représenté moi-même, qui serait venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, aurait-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage ? Car ma pièce est une pièce... — Eh ! Monsieur, auraient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui ? ce jeune homme bien fait ? vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu ! qui soit entripaillé¹ comme il faut, un roi d'une vaste circonférence², et qui puisse remplir un trône de la belle manière ! La belle chose qu'un roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut. Mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers ». Là-dessus le comédien aurait récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède* :

Te le dirai-je, Araspe ? il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir...³

le plus naturellement qui lui aurait été possible⁴. Et le

1. Ce mot *entripaillé*, si peu agréable de lui-même, est peut-être une allusion à ce vers de Boursault dans son *Phaéton* :

Phébus, de tous les dieux le plus entripaillé.

2. Cette *vaste circonférence* est une allusion à l'embonpoint de l'acteur Montfleury.

3. *Nicomède*, acte II, scène I.

4. Nous nous sommes conformé au texte en imprimant : « le plus naturellement qui lui aurait été possible », tandis qu'il faudrait qu'il. Mais le *qui* peut se justifier, « le plus naturellement qui » équivalant à « de la façon la plus naturelle qui ».

poète : « Comment ! vous appelez cela réciter ? c'est se railler ; il faut dire les choses avec emphase. Ecoutez-moi :
(*Imitant Montfleury, comédien de l'Hôtel de Bourgogne*).

Te le dirai-je, Araspe ?..., etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation et fait faire le brouhaha. — Mais, Monsieur, aurait répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah ! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante ». Là-dessus une comédienne et un comédien auraient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiaque :

Iras-tu, ma chère âme ? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
Hélas ! je vois trop bien¹..., etc.

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auraient pu. Et le poète aussitôt : « Vous vous moquez ? Vous ne faites rien qui vaille ; et voici comme il faut réciter cela :
(*Imitant mademoiselle Beauchâteau, comédienne de l'Hôtel de Bourgogne*).

Iras-tu, ma chère âme..., etc.
Non, je te connais mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions ». Enfin voilà l'idée, et il aurait parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADemoiselle DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE.

(*Imitant Beauchâteau, aussi comédien, dans les stances du Cid*).

Percé jusques au fond du cœur²..., etc.

Et celui-ci, le reconnaissez-vous bien dans Pompée de *Sertorius* ?

(*Imitant Hauteroche, aussi comédien*).

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur³..., etc.

1. *Horace*, acte II, scène V.

2. *Le Cid*, acte I, scène IX.

3. *Sertorius*, acte III, scène II.

MADemoisELLE DE BRIE.

Je le reconnais un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci?

(*Imitant de Villiers, aussi comédien*).

Seigneur, Polybe est mort¹..., etc.

MADemoisELLE DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avais bien étudiés; mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discuter.

(*Parlant à de La Grange*).

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis!

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis: que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie. Et, comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos pièces de maintenant il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADemoisELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en saurait passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, Mademoiselle...

MADemoisELLE DU PARC.

Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de la *Critique de l'Ecole des Femmes*; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait; croyez-moi, celui-ci sera de même, et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

1. *Edipe*, de Corneille, acte V, scène III.

MADemoiselle du Parc.

Comment cela se pourrait-il faire, car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi ?

MOLIÈRE.

Cela est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre tous le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(A du Croisy).

Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(A Brécourt).

Pour vous, vous faites un honnête homme de Cour, comme vous avez déjà fait dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(A de La Grange).

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(A mademoiselle Béjart).

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur prudence, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie : ayez toujours ce caractère devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

(A mademoiselle de Brie).

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences, de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants : entrez bien dans ce caractère.

(A mademoiselle Molière).

Vous, vous faites le même personnage que dans la *Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(A mademoiselle du Croisy).

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités¹ à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seraient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain : je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(A mademoiselle Hervé).

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrappe comme elle peut tous les termes de sa maîtresse : je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah ! voici justement un fâcheux : il ne nous fallait plus que cela.

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIERE, ETC.

LA THORILLIÈRE.

Bonjour, Monsieur Molière.

MOLIERE.

Monsieur, votre serviteur. (A part). La peste soit de l'homme !

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va ?

MOLIERE.

Fort bien pour vous servir, Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien² de vous.

MOLIERE.

Je vous suis obligé. (A part). Que le diable t'emporte ! (Haut). Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIERE.

Oui, Monsieur. (Aux actrices). N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le Roi qui vous la fait faire ?

MOLIERE.

Oui, Monsieur. (Aux acteurs). De grâce, songez...

1. Prêtent des charités, c'est-à-dire : prêtent charitablement aux autres des paroles qu'ils n'ont pas dites ou des actions qu'ils n'ont pas faites.

2. Le mot *bien* est ainsi répété dans le texte de 1682.

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIÈRE.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE.

Ah ! ma foi, je ne sais. (*Aux actrices*). Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillé ?

MOLIÈRE.

Comme vous voyez. (*Aux acteurs*). Je vous prie...

LA THORILLIÈRE.

Quand commencerez-vous ?

MOLIÈRE.

Quand le Roi sera venu. (*A part*). Au diantre le questionneur !

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, Monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...

MOLIÈRE.

Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde, je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*A part*). J'enrage ; ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah ! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, à mademoiselle du Croisy.

Vous voilà belle comme un petit ange.

(*En regardant mademoiselle Hervé*).

Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ?

MADemoiselle du Croisy.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous la comédie ne vaudrait pas grand chose.

MOLIÈRE.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

MADemoiselle de Brie.

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE.

Ah ! parbleu, je ne veux pas vous empêcher, vous n'avez qu'à poursuivre.

MADemoisELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serais fâché d'incommoder personne, faites librement ce que vous avez à faire.

MADemoisELLE DE BRIE.

Oui, mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteraient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi ? il n'y a point de danger pour moi ?

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, Monsieur ; ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, LA GRANGE, Etc.

MOLIÈRE.

Ah ! que le monde est plein d'impertinents ! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. Souvenez-vous bien, vous, de venir comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque et grondant une petite chanson entre vos dents. « La, la, la, la, la, la » ! Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, Marquis ».

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis : il faut le prendre un peu plus haut, et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun. « Bonjour, Marquis ». Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, Marquis.

MOLIÈRE.

« Ah ! Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

« Que fais-tu là ?

MOLIÈRE.

« Parbleu ! tu vois, j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte pour présenter à mon visage.

LA GRANGE.

« Têtebleu ! quelle foule ! Je n'ai garde de m'y aller froter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser et d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

« Crions nos deux noms à l'huissier afin qu'il nous appelle.

MOLIÈRE.

« Cela est bon pour toi, mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans la *Critique*.

MOLIÈRE.

« Moi ! je suis ton valet ; c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE.

« Ah ! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIÈRE.

« Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE.

« Ah ! ah ! ah ! cela est drôle.

MOLIÈRE.

« Ah ! ah ! ah ! cela est bouffon.

LA GRANGE.

« Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis de la *Critique* ? »

MOLIÈRE.

« Il est vrai, c'est moi. Détestable, morbleu ! détestable, *tarte à la crème* ! C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi. »

LA GRANGE.

« Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de railler ; et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux. »

MOLIÈRE.

« Et que veux-tu gager encore ? »

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toi. »

MOLIÈRE.

« Et moi, cent pistoles que c'est toi. »

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant ? »

MOLIÈRE.

« Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix pistoles comptant. »

LA GRANGE.

« Je le veux. »

MOLIÈRE.

« Cela est fait. »

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque. »

MOLIÈRE.

« Le tien est bien aventuré. »

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter ? »

MOLIÈRE.

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier... »

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, Etc.

BRÉCOURT.

« Quoi ? ! »

MOLIÈRE.

Bon ! voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement ?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi ?

MOLIÈRE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT.

« Et quelle ?

MOLIÈRE.

« Nous disputons qui est le marquis de la *Critique* de Molière : il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT.

« Et moi je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre : vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs ; qu'il serait bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, et que, si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c'était les ressemblances qu'on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d'appuyer la pensée pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison, car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement : « Il joue un tel », lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes¹ où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

1. Variante : « avoir songé à toutes les personnes ».

MOLIÈRE.

« Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

« Point du tout, c'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE.

« Soit ; mais dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRÉCOURT.

« Plus de matière ? Eh ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit ».

MOLIÈRE.

Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit ; écoutez-le moi dire un peu : « Et qu'il ne trouvera plus de matière pour... — Plus de matière ! Eh ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes ; et, sans sortir de la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la Cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le Prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droit¹ et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié ? « Mon-
« sieur, votre très humble serviteur. Monsieur, je suis tout
« à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites
« état de moi, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis.

1. *A droit*, au masculin, se disant pour *à droite*, c'est-à-dire : à côté droit.

« Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah! Monsieur, je ne vous voyais pas. Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur, très humble valet ». Va, va, Marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra, et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste ». Voil à à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Elise ».

MOLIÈRE.

(A mademoiselle du Parc et à mademoiselle Molière).

Là-dessus vous arriverez toutes deux.

(A mademoiselle du Parc).

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? il faut parfois se faire violence.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvait être une autre que vous.

MADemoiselle DU PARC.

« Vous voyez, je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« Et moi de même ».

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADemoiselle DU PARC.

« Allons, Madame, prenez place, s'il vous plait.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« Après vous, Madame ».

MOLIÈRE.

Bon, après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assoieront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu! Chevalier, tu devrais faire prendre médecine à tes canons.

BRÉCOURT.

« Comment? »

MOLIÈRE.

« Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT.

« Serviteur à la turlupinade.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'une couleur de feu surprenant¹ !

MADemoisELLE DU PARC.

« Ah ! que dites-vous là, Madame ? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Eh ! Madame, levez un peu votre coiffe.

MADemoisELLE DU PARC.

« Fi ! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Vous êtes si belle !

MADemoisELLE DU PARC.

« Point, point.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Montrez-vous.

MADemoisELLE DU PARC.

« Ah ! fi donc, je vous prie.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« De grâce...

MADemoisELLE DU PARC.

« Mon Dieu, non.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Si fait.

MADemoisELLE DU PARC.

« Vous me désespérez.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Un moment.

MADemoisELLE DU PARC.

« Hai !

MADemoisELLE MOLIÈRE.

« Résolument² vous vous montrerez ; on ne peut point se passer de vous voir.

MADemoisELLE DU PARC.

« Mon Dieu, que vous êtes une étrange personne ! vous voulez furieusement ce que vous voulez.

1. Variante : « d'une couleur de feu *surprenante* », ce qui vaut beaucoup mieux. *Surprenant*, que donne notre texte, pourrait bien être une faute.

2. *Résolument* veut dire ici *décidément*.

MADemoiselle Molière.

« Ah ! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paraître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui assuraient que vous mettiez quelque chose, vraiment, je les démentirai bien maintenant.

MADemoiselle du Parc.

« Hélas ! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames ?

SCÈNE V.

MADemoiselle DE BRIE, MADemoiselle DU PARC, ETC.

MADemoiselle DE BRIE.

« Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE.

« Il est vrai, on me l'a voulu lire, et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

Du Croisy.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault ; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir ; chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait, mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms : il lui aurait été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse ; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

MADemoiselle DU PARC.

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

MOLIÈRE.

« Et moi aussi. Par la sang-bleu ! le railleur sera raillé, il aura sur les doigts, ma foi.

MADemoiselle DU PARC.

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment ! cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit, il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre ?

MADemoiselle DE BRIE.

« Le langage n'est rien ; mais il censure tous nos attachements, quelque innocents qu'ils puissent être, et, de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

MADemoiselle DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas ?

MADemoiselle BÉJART.

« Passe pour tout cela ; mais il satire même les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses¹.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le souïl.

DU CROISY

« La représentation de cette comédie, Madame, aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de l'Hôtel...

MADemoiselle DU PARC.

« Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien, je leur garantis le succès de leur pièce corps pour corps.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« Vous avez raison, Madame, trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés par Molière ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT.

« Sans doute, et pour moi je réponds de douze marquis, de six précieuses, de vingt coquettes et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens du monde ?

MOLIÈRE.

« Par la sang-bleu ! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle manière, et que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

MADemoiselle MOLIÈRE.

« Cela lui sied fort bien ; pourquoi fait-il de méchantes

¹ *Honnêtes diablesses* rappelle le vers suivant de *l'École des Femmes* (acte IV, scène VIII) :

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses

pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens que chacun s'y connaît? Que ne fait-il des comédies comme celles de monsieur Lysidas? Il n'aurait personne contre lui, et tous les auteurs en diraient du bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais en revanche elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne point faire d'ennemis¹, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savants.

MADemoiselle Molière.

« Vous faites bien d'être content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudissements du public, et que tout l'argent qu'on saurait gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères?

LA GRANGE.

« Mais quand jouera-t-on le *Portrait du Peintre*?

DU CROISY.

« Je ne sais, mais je me prépare fort à paraître des premiers sur les rangs, pour crier : « Voilà qui est beau »!

MOLIÈRE.

« Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

« Et moi aussi, Dieu me sauve!

MADemoiselle DU PARC.

« Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut, et je répons d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les jugements ennemis; c'est bien la moindre chose que nous devons faire que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

MADemoiselle Molière.

« C'est fort bien dit.

MADemoiselle DE BRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADemoiselle BÉJART.

« Assurément.

MADemoiselle DU CROISY.

« Sans doute.

MADemoiselle HERVÉ.

« Point de quartier à ce contrefacteur de gens.

¹ Ne point faire d'ennemis est conforme au texte de 1682. On a imprimé depuis : « ne me point faire d'ennemis ».

MOLIÈRE.

« Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Molière se cache !

BRÉCOURT.

« Qui, lui ? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le théâtre rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIÈRE.

« Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRÉCOURT.

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce, et, comme tout ce qu'il y a d'agréable sont¹ effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire sans doute : car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde si cela est approuvé de personne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblants, outre que cela est de fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris, et je n'avais pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendaient sur la réponse, et que...

BRÉCOURT.

« Sur la réponse ! Ma foi, je le trouverais un grand fou s'il se mettait en peine de répondre à leurs invectives ; tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir, et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut, et, de l'humeur dont je les connais, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien plus que toutes les satires qu'on pourrait faire de leurs personnes.

MOLIÈRE.

« Mais, Chevalier... ».

MADemoiselle BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. Voulez-vous que je vous die ? Si j'avais été en votre place, j'aurais poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse, et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous

¹ Sont ne peut pas être régi par tout, et aujourd'hui nous dirions ce sont.

étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte, et voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrais tirer, et le grand dépit que je leur ferais ! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses ? et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueraient le *Portrait du Peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : « Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent » ? N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte, et ne me vengerais-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir !

MADemoiselle de BRIE.

Ils se sont fort plaints toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la *Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu, et tout leur procédé depuis que nous sommes venus à Paris a trop marqué ce qui les touche ; mais laissons-les faire tant qu'ils voudront : toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux, et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise¹, ce serait une mauvaise affaire pour moi.

MADemoiselle de BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulais obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ; et, lorsqu'on attaque une pièce qui a

1. *Plaisent* au pluriel, que donne d'ailleurs une variante, serait préférable, puisqu'il n'est pas précédé de *une*.

eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite ?

MADemoiselle DE BRIE.

Ma foi, j'aurais joué ce petit monsieur l'auteur qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIERE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que M. Boursault ! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde ; ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée ; il ne demanderait pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connaître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchainé que pour m'engager à une sottise guerre, et me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau ; mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens : ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes, et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qui leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde ; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies ; c'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux ; et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADemoiselle BÉJART.

Mais enfin...

MOLIERE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amusons à faire des discours, au

ieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous ? Je ne m'en souviens plus.

MADemoisELLE DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon Dieu ! j'entends du bruit : c'est le Roi qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre : voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien ! faites donc pour le reste du mieux qu'il vous sera possible.

MADemoisELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurais aller jouer mon rôle si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment ! vous ne sauriez aller jouer votre rôle ?

MADemoisELLE BÉJART.

Non.

MADemoisELLE DU PARC.

Ni moi le mien.

MADemoisELLE DE BRIE.

Ni moi non plus.

MADemoisELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADemoisELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADemoisELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire ? Vous moquez-vous toutes de moi ?

SCÈNE VI.

BÉJART, MOLIÈRE, ETC.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le Roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah ! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré : à l'heure que je vous parle, voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leur rôles avant que d'aller commencer ; nous demandons, de grâce, encore un moment ; le Roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée. (*Aux actrices*). Eh ! de grâce, tâchez de vous remettre ; prenez courage, je vous prie.

MADemoiselle du Parc.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment, m'excuser ?

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, MADemoiselle BÉJART, ETC.
UN NÉCESSAIRE ¹.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, MADemoiselle BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Dans un moment, Monsieur. (*A ses camarades*). Eh quoi donc ! voulez-vous que j'aie l'affront...

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, MADemoiselle BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons. Eh ! que de gens se font de fête et viennent dire : « Commencez donc » ! à qui le Roi ne l'a pas commandé !

SCÈNE X.

MOLIÈRE, MADemoiselle BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

1. Un *nécessaire* est un homme qui fait le nécessaire, l'empressé.

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, Monsieur. (*A ses camarades*). Quoi donc ! recevrai-je la confusion...

SCÈNE XI.

BÉJART, MOLIÈRE, ETC.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

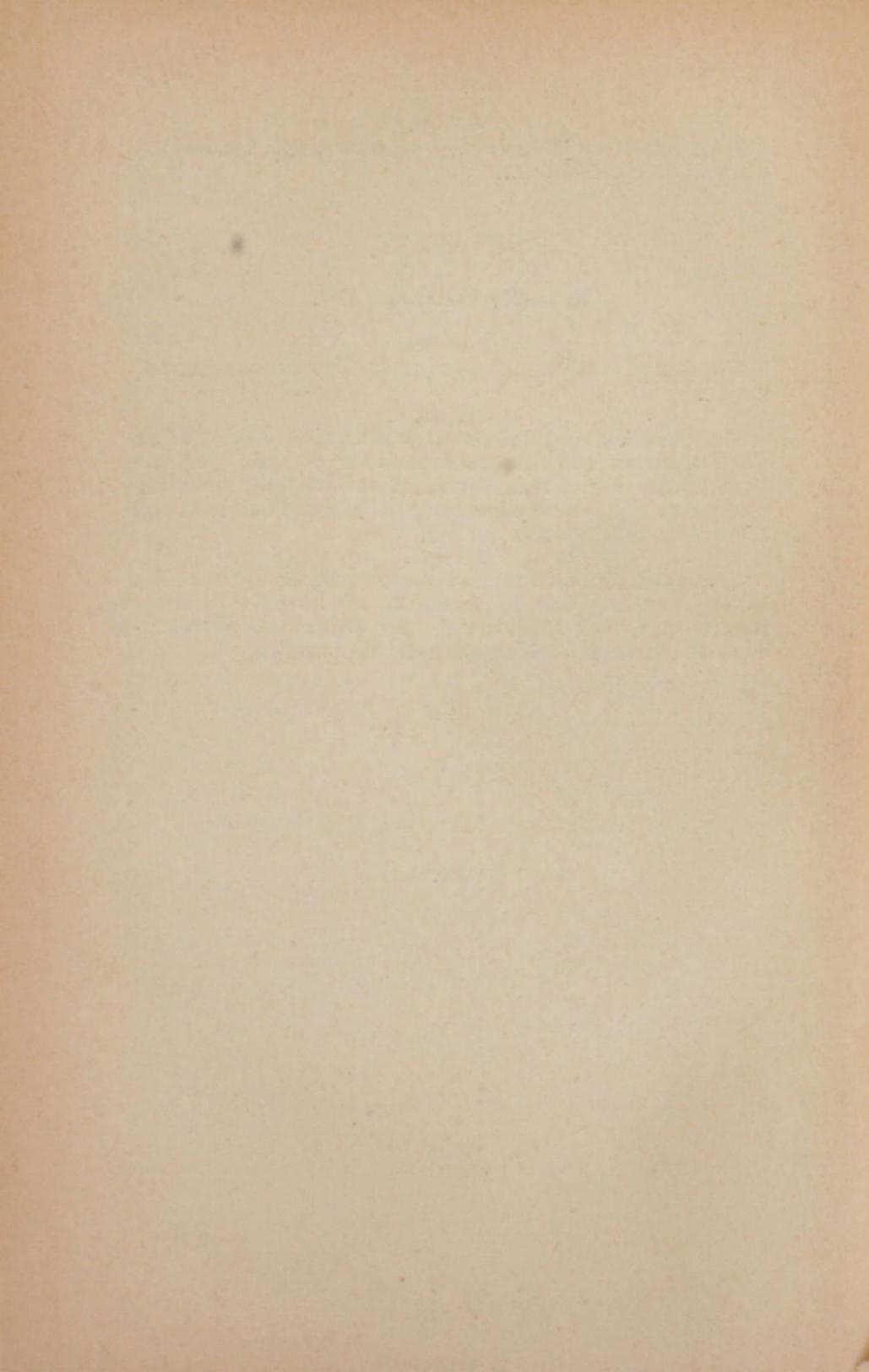
BÉJART.

Non, Messieurs ; je viens pous vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah ! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avait souhaité, et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paraître.

FIN.



LE MARIAGE FORCÉ

Comédie

1664

PERSONNAGES

SGANABELLE.

GÉRONIMO.

DORIMÈNE, jeune coquette promise à Sganarelle.

ALCANTOR, père de Dorimène.

ALCIDAS, frère de Dorimène.

LYCASTE, amant de Dorimène.

DEUX ÉGYPTIENNES.

PANCRACE, docteur aristotelicien.

MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.

La scène est dans une place publique.

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

SGANARELLE.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

GÉRONIMO.

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos, et j'allais chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus¹ s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose

1. *Mettez dessus*, c'est-à-dire mettez votre chapeau sur votre tête.

de conséquence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais auparavant je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.

Qui, vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi-même en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi ?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGANARELLE.

Moi ?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais, mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi ! vous ne savez pas, à peu près, votre âge ?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela ?

GÉRONIMO.

Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance ?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

GÉRONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

SGANARELLE.

Huit ans.

GÉRONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.

Sept ans.

GÉRONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-six.

GÉRONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble ; cinq ans en Hollande font dix-sept ; sept ans en Angleterre font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi ? Cela ne se peut pas.

GÉRONIMO.

Mon Dieu, le calcul est juste. Et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout. Et, si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie,

dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée, je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverais le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO.

Ah ! c'est autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur ?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée ?

SGANARELLE.

Oui, c'est un mariage qui se doit conclure ce soir, et j'ai donné parole.

GÉRONIMO.

Oh ! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterais le dessein que j'ai fait ? Vous semble-t-il, Seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? n'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais ? et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde ? ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour ? et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? Hem, hem, hem ! Eh ! qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO.

Vous avez raison : je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je

suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelle, et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même ; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon ? vous me le conseillez ?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO.

Eh ! quelle est la personne, s'il vous plait, avec qui vous allez vous marier ?

SGANARELLE.

Dorimène.

GÉRONIMO.

Cette jeune Dorimène si galante et si bien parée ?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor ?

SGANARELLE.

Justement.

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie !

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO.

Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO.

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! Ô le beau mariage ! ô le beau mariage !

SGANARELLE.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE II.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE.

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner

SGANARELLE.

Voici ma maîtresse qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! quel air ! et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier ? Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Eh bien ! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser, et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre... Enfin toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai.

N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DORIMÈNE.

Tout à fait aise, je vous jure, car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne; et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât pour sortir promptement de la contrainte où j'étais avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodés qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades. en un mot toutes les choses de plaisir, et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes: car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle, et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE.

C'est un mal, aujourd'hui, qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu; il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE III.

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO.

Ah ! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, et j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu, cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO.

Comment ! que veut dire cela ? où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure ?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me semblait que j'étais dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes ; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE.

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE IV.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE, *sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme bannissable¹ de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah ! bon, en voici un fort à propos.

PANCRACE.

Oui, je te soutiendrai par vives raisons que tu es un ignorant, ignorantissime², ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE.

Il a pris querelle contre quelqu'un. Seigneur...

PANCRACE.

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE.

La colère l'empêche de me voir. Seigneur...

PANCRACE.

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE.

Toto cælo, tota via aberras.

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE.

Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un syllogisme *in balordo*.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

1. Variante : « Un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable... ».

2. Variante : « Par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant un ignorantissime... ».

PANCRACE.

Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis, et je soutiendrais mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE.

Oui, je défendrai cette proposition *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*.

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécration.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout, et les magistrats qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état devraient rougir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la forme. D'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et, puisque le chapeau est inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote, dans le chapitre de la *Qualité*.

SGANARELLE.

Je pensais bien que tout fût perdu. Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix ; j'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé !

SGANARELLE.

De grâce, remettez-vous... Je...

PANCRACE.

Ignorant !

SGANARELLE.

Eh ! mon Dieu. Je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote !

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

PANCRACE.

En termes exprès !

SGANARELLE.

Vous avez raison. (*Se tournant vers la maison de Pancrace*). Oui, vous êtes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. (*A Pancrace*). Voilà qui est fait ; je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite : elle me plaît beaucoup et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne, et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE.

(*A part*).(*Haut*).

La peste soit de l'homme ! Eh ! Monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche; je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglais?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

Hébreu? PANCRACE.

Non. SGANARELLE.

Syriaque? PANCRACE.

Non. SGANARELLE.

Turc? PANCRACE.

Non. SGANARELLE.

Arabe? PANCRACE.

Non, non, français¹. SGANARELLE.

Ah! français? PANCRACE.

Fort bien. SGANARELLE.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté : car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la maternelle².

SGANARELLE, *à part*.

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci!

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Sur une³ difficulté de philosophie, sans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

1. Var. : « Non, non, français, français, français ».

2. Var. : « pour la vulgaire et la maternelle ».

3. Var. : « Ah! Ah! sur une... ».

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit ou la troisième seulement ?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance ?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin ?

SGANARELLE.

Eh ! non. Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel ou par son être intentionnel !

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables ! non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi, mais il faut m'écouter.

SGANARELLE, en même temps que le docteur.

L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père ; mais comme j'appréhende...

PANCRACE, en même temps que Sganarelle.

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée, et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées ; mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur : d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE.

(Il repousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir¹).

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait bien dit que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aie trouvé l'autre : il est plus posé et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE V.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur

1. A partir de ce jeu de scène, certaines éditions intercalent tout le passage suivant :

SGANARELLE. *(Il pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir).*

« Peste de l'homme !

PANCRACE, *au dedans de la maison.*

« Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme...

(Pancrace monte à la fenêtre et continue, et Sganarelle quitte la porte).

« C'est un miroir qui nous représente naïvement les secrets les plus *arcanes de nos individus*. Et, puisque vous avez la faculté de raisonner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE.

« C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

« Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

« Je dis donc, Monsieur le Docteur, que...

PANCRACE.

« Mais, surtout, soyez bref.

SGANARELLE.

« Je le serai.

PANCRACE.

« Évitez la prolixité.

SGANARELLE.

« Hé ! Monsi...

PANCRACE.

« Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

« Je vous...

PANCRACE.

« Point d'ambages, de circonlocution...

(Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du Docteur).

« Hé quoi ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il

une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (A part). Ah ! voilà qui va bien : il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : « Je suis venu », mais : « Il me semble que je suis venu ».

SGANARELLE.

Il me semble !

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence, et il peut vous sembler sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécôre et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*, le docteur Pancrace ».

(Le Docteur sort de la maison).

SGANARELLE.

« Quel diable de babillard !

PANCRACE.

« Homme de lettres, homme d'érudition...

SGANARELLE.

« Encore...

PANCRACE.

« Homme de suffisance, homme de capacité. (*S'en allant*). Homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales et politiques. (*Revenant*). Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus* (*S'en allant*). Homme qui possède, *superlative*, fables, mythologies et histoires. (*Revenant*). Grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique. (*S'en allant*). Mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, physique et métaphysique. (*Revenant*). Cosmimométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire. (*En s'en allant*). Médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoscopie, chiromancie, géomancie, etc. »

Puis Sganarelle reprend : « Au diable les savants... ».

MARPURIUS.

Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Eh! que diable, vous vous moquez! Me voilà et vous voilà bien nettement, il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous en prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE.

Ah! ah! voici une autre musique. Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPURIUS.

Il se pourrait.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

- MARPHURIUS.
La chose est faisable.
- SGANARELLE.
Qu'en pensez-vous ?
- MARPHURIUS.
Il n'y a pas d'impossibilité.
- SGANARELLE.
Mais que feriez-vous si vous étiez en ma place ?
- MARPHURIUS.
Je ne sais.
- SGANARELLE.
Que me conseillez-vous de faire ?
- MARPHURIUS.
Ce qu'il vous plaira.
- SGANARELLE.
J'enrage !
- MARPHURIUS.
Je m'en lave les mains.
- SGANARELLE.
Au diable soit le vieux rêveur.
- MARPHURIUS.
Il en sera ce qui pourra.
- SGANARELLE.
La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.
- (Il le frappe).
- MARPHURIUS.
Ah ! ah ! ah !
- SGANARELLE.
Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.
- MARPHURIUS.
Comment ! Quelle insolence ! m'outrager de la sorte ! avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !
- SGANARELLE.
Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.
- MARPHURIUS.
Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.
- SGANARELLE.
Je m'en lave les mains.
- MARPHURIUS.
J'en ai les marques sur ma personne.
- SGANARELLE.
Il se peut faire.

MARPHURIUS.
C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.
Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.
J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.
Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.
Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.
Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.
Laisse-moi faire.

SGANARELLE.

Comment ! on ne saurait tirer une seule parole possible de ce chien d'homme-là ! et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement ! Que dois-je faire, dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes. Il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE VI.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et dansant).

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, mon bon Monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix¹ dedans ; et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux, avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

1. Croix, pièce de monnaie portant une croix sur l'un de ses côtés.

DEUXIÈME EGYPTIENNE.

Oui, bonne physionomie, physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE EGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME EGYPTIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE EGYPTIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME EGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE EGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME EGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE EGYPTIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien ; mais, dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu ?

DEUXIÈME EGYPTIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui.

PREMIÈRE EGYPTIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu ?

LES DEUX EGYPTIENNES, *chantant et dansant.*

La, la, la, la...

SGANARELLE.

Que diable ! ce n'est pas là me répondre. Venez ça. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu ?

DEUXIÈME EGYPTIENNE.

Cocu, vous ?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu ?

PREMIÈRE EGYPTIENNE.

Vous, cocu ?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai ou non ?

LES DEUX EGYPTIENNES, *chantant et dansant.*
La, la, la, la!

(Elles s'en vont).

SGANARELLE.

Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage, et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE VII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE.

LYCASTE.

Quoi ! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMÈNE.

Moi ? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrer du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis, et je n'aurai pas longuement

à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve, (*Apercevant Sganarelle*). Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en saurait dire.

LYCASTE.

Est-ce là Monsieur... ?

DORIMÈNE.

Oui, c'est Monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne. Et vous, Mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SGANARELLE.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage, et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons droitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà !

SCÈNE VIII

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu !

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage ?

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin vous allez être satisfait, et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu, c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah ! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie : entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose ?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi ?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée ; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous êtes, et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point : j'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle aurait trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourraient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise ? je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous ? j'aimerais mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu, je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE.

Que diable !

ALCANTOR.

Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière, et je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites ; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison.

SGANARELLE.

La raison, c'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez, les volontés sont libres, et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela ; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SGANARELLE.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensais, et je croyais avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire, et j'allais faire un pas-dont je me serais peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE IX

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant toujours d'un ton doucereux.*
Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.

Mon père m'a dit, Monsieur, que vous vous étiez venu
dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, Monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure, et je souhaiterais...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Lui présentant deux épées.*)
Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, la-
quelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après
la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mau-
vais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feraient du bruit et s'emporteraient contre
vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses
dans la douceur, et je viens vous dire civilement qu'il faut,
si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge
ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet: je n'ai point de gorge à me couper.
La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur, rengâinez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon ?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS, *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous ; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes, et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE.

Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, faites les choses galamment et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore !

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément ?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc...

(Il le frappe).

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur.

SGANARELLE.

Eh bien! j'épouserai, j'épouserai...

ALCIDAS.

Ah! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement, car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure, et j'aurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père pour lui dire que tout est d'accord.

SCÈNE X.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS.

Mon père, voilà Monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCIDAS.

Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.

FIN

LE MARIAGE FORCÉ

BALLET DU ROI

Dansé par Sa Majesté le 29^e jour de janvier 1664

PERSONNAGES

SGANARELLE.
GÉRONIMO.
DORIMÈNE.
ALCANTOR.
LYCANTE.
PREMIÈRE BOHÉMIENNE.
SECONDE BOHÉMIENNE.
PREMIER DOCTEUR.
SECOND DOCTEUR.

LE
MARIAGE FORCÉ

BALLET DU ROI

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non. Cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans ; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage, et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père et avoir désormais toutes ses coudées franches ; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul assez étonné ; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable, et se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par M^{lle} Hylaïre, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

*Si l'Amour vous soumet à ses lois inhumaines,
 Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas ;
 Portez, au moins, de belles chaînes,
 Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.*

*Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
 Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :
 Portez, au moins, etc.*

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES SOUPÇONS.

LA JALOUSIE : le sieur Dolivet.

LES CHAGRINS : les sieurs S. André et Desbrosses.

LES SOUPÇONS : les sieurs de Lorge et le Chantre.

DEUXIÈME ENTRÉE.

QUATRE PLAISANTS OU GOGUENARDS.

Le Comte d'Armagnac, Messieurs d'Heureux, Beauchamp
 et des Airs le jeune.

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Le sieur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire ; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants, qui sont connus ⁴ de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet et ne le laisse point parler, ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien : il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Egyptiens et quatre Egyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS ET QUATRE ÉGYPTIENNES

DEUX ÉGYPTIENS : le ROI, le Marquis de Villeroy.

ÉGYPTIENNES : le Marquis de Rassin, les sieurs Raynal, Noblet et la Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et, rencontrant deux Bohémiennes, il leur demande s'il

4. Le texte de l'édition que nous suivons donne *contents*, mais c'est *connus* qu'il faut, et nous avons cru pouvoir nous permettre cette correction.

sera heureux en son mariage. Pour réponse, ils ¹ se mettent à danser en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN.

Chanté par Monsieur Destival.

Holà !

Qui va là ?

Dis-moi vite quel souci

Te peut amener ici.

Mariage.

Ce sont de grands mystères

Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,

Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur,

Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas ².

Des puissances invincibles

Rendent depuis longtemps tous les démons muets ;

Mais, par signes intelligibles,

Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE

UN MAGICIEN QUI FAIT SORTIR QUATRE DÉMONS

LE MAGICIEN : Monsieur Beauchamp.

QUATRE DÉMONS : Messieurs d'Heureux, de Lorge, des Airs l'aîné et le Mercier.

Sganarelle les interroge, ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

1. Il semble qu'il faudrait *elles* et non *ils* ; mais on a mis *ils* parce que les rôles des bohémiennes sont joués par des hommes.

2. Ces mots : « Mariage. — Destinée. — Ces gens-là. — N'effrayez pas », sont des indications des répliques de Sganarelle.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton le plus civilement du monde, et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE

Un maître à danser représenté par Monsieur Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL.

Chanté par la signora Anna Bergerotti, Bordigoni, Chiarini
Jon. Agustín, Taillavaca, Angelo Michaël.

*Ciego me tienes, Belisa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.*

*Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no es ménos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ja es el otro despierto.*

*Favores tuios, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero.*

SIXIÈME ENTRÉE

DEUX ESPAGNOLS ET DEUX ESPAGNOLES.

Messieurs du Pille et Tartas, ESPAGNOLS.
Messieurs de la Lanne et de S. André, ESPAGNOLES.

SEPTIÈME ENTRÉE

UN CHARIVARI GROTESQUE.

Monsieur Lully, les sieurs Balthazard, Vagnac, Bonnard,
la Pierre, Descouteaux, et les trois Opterres frères.

HUITIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE

QUATRE GALANTS CAJOLANT LA FEMME
DE SGANARELLE.

Monsieur le Duc, Monsieur le Duc de S. Aignan,
Messieurs Beauchamp et Raynal.

FIN.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

Comédie

1664

PERSONNAGES

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

AGLANTE, cousine de la Princesse.

CINTHIE, cousine de la Princesse.

PHILIS, suivante de la Princesse.

IPHITAS, père de la Princesse.

EURIALE, ou le Prince d'Ithaque.

ARISTOMÈNE, ou le Prince de Messène.

THÉOCLE, ou le Prince de Pyle.

ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque.

MORON, plaisant de la Princesse.

UN SUIVANT.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES

L'AURORE.

CLIMÈNE.

LYCISCAS, valet de chiens.

TIRCIS, berger chantant.

TROIS VALETS DE CHIENS CHANTANTS.

VALETS DE CHIENS DANSANTS.

CHASSEURS DANSANTS.

UN SATYRE CHANTANT.

SATYRES DANSANTS.

BERGERS ET BERGÈRES CHANTANTS.

BERGERS ET BERGÈRES DANSANTS.

La scène est en Élide.

LA
PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE

PREMIER INTERMEDE

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉCIT DE L'AURORE

*Quand l'Amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer ;
Moquez-vous d'affecter¹ cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.*

*Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer ;*

1. *Moquez-vous d'affecter* signifie : moquez-vous de ceux qui affectent.

*Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer :
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.*

SCENE II.

VALETS DE CHIENS ET MUSICIENS.

*Holà ! holà ! debout, debout, debout !
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout ;
Holà ! ho ! debout, vite debout !*

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

*Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.*

TOUS ENSEMBLE.

Sus, sus ! debout ! vite, debout !

(Parlant à Lyciscas qui dormait).

*Qu'est ceci, Lyciscas ? Quoi ! tu dors encore,
Toi qui promettais tant de devancer l'Aurore ?*

Allons, debout ! vite, debout !

*Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout ;
Debout, vite, debout ! dépêchons, debout !*

LYCISCAS, en s'éveillant.

Par la morbleu ! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout ?

Allons, debout ! Lyciscas, debout !

LYCISCAS.

Hé ! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

Non, non, debout ! Lyciscas, debout !

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

MUSICIENS.

Point, point ; debout ! vite, debout !

LYCISCAS.

Hé ! je vous prie...

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

Un moment...

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

De grâce...

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

Eh!...

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

Je...

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS.

*Non, non, debout! Lyciscas, debout!**Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.**Vite, debout! dépêchons, debout!*

LYCISCAS.

Et bien, laissez-moi, je vais me lever : vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela ! Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée : car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on est...

(Il se rendort).

PREMIER.

Lyciscas!

DEUXIÈME.

Lyciscas!

TROISIÈME.

Lyciscas!

TOUS ENSEMBLE.

Lyciscas!

LYCISCAS.

Diab!e soient les brailleurs ! Je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

*Debout, debout!**Vite, debout! dépêchons, debout!*

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir son sou!l!

PREMIER.

Holà! ho!

DEUXIÈME.

Holà! ho!

TROISIÈME.

Holà! ho!

TOUS ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! oh! oh!

LYCISCAS.

Oh! oh! oh! oh! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend de me venir chanter aux oreilles comme cela! Je...

(Il fait mine de se rendormir).

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

Encore?

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS.

Le diable vous emporte!

MUSICIENS.

Debout!

LYCISCAS, *en se levant.*

Quoi! toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter? Par le sang bleu! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho! Messieurs, debout! debout! vite, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. Debout! debout! debout! Allons, vite, ho! ho! ho! debout! debout! pour la chasse ordonnée il faut préparer tout; debout! debout! Lyciscas, debout! ho! ho! ho! ho!

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude,
Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge,
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage ;
Mais sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards et ce morne silence :
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour ;
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des faiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments ?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme,
Et, bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque ;
La tendresse de cœur est une grande marque,
Et je crois que d'un prince on peut tout présumer
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,

Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;
 Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
 Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
 Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
 Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance.
 Mes regards observaient en vous des qualités
 Où je reconnaissais le sang dont vous sortez ;
 J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière,
 Je vous trouvais bien fait, l'air grand et l'âme fière,
 Votre cœur, votre adresse, éclataient chaque jour ;
 Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour,
 Et, puisque les langueurs d'une plaie invincible
 Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
 Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,
 Vous regarde à présent comme un prince accompli.

EURIALE.

Si de l'Amour un temps j'ai bravé la puissance,
 Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance !
 Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
 Toi-même tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé.
 Car enfin vois le sort où mon astre me guide :
 J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Elide,
 Et tu sais quel orgueil, sous des traits si charmants,
 Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
 Et comment elle fuit en cette illustre fête
 Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
 Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
 Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
 Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
 Où le Ciel en naissant a destiné nos âmes !
 A mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,
 Et ce passage offrit la princesse à mes yeux ;
 Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
 Mais de l'œil dont on voit une belle statue :
 Leur brillante jeunesse, observée à loisir,
 Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
 Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
 Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
 Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
 Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;
 On publie en tous lieux que son âme hautaine
 Garde pour l'hyménée une invincible haine,
 Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
 Comme une autre Diane elle hante les bois,
 N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
 Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
 Admire nos esprits et la fatalité.

Ce que n'avait point fait sa vue et sa beauté,
 Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
 Un transport inconnu dont je ne fus point maître ;
 Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
 A me faire avec soin rappeler tous ses traits,
 Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
 M'en refit une image et si noble et si belle,
 Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
 A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
 Que mon cœur aux brillants d'une telle victoire
 Vit de sa liberté s'évanouir la gloire ;
 Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
 Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner
 Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
 J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
 Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
 Du désir de paraître à ces jeux renommés
 Où l'illustre Iphitas, père de la princesse,
 Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez,
 Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez ?
 Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
 Et venez à ses yeux signaler votre adresse,
 Et nuls empressements, paroles ni soupirs
 Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs.
 Pour moi, je n'entends rien à cette politique
 Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique,
 Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
 Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
 Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine,
 Et me jeter au rang de ces princes soumis
 Que le titre d'amants lui peint en ennemis ?
 Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
 Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
 Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
 En appuyer en vain les respects assidus :
 Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
 Retient de mon amour toute la violence ;
 Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
 Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris et dans cette humeur fière
 Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
 Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur

Que défend seulement une jeune froideur,
 Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
 De quelque attachement l'invincible tendresse :
 Un cœur préoccupé résiste puissamment ;
 Mais, quand une âme est libre, on la force aisément,
 Et toute la fierté de son indifférence
 N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
 Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
 Faites de votre flamme un éclat glorieux,
 Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
 Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres :
 Peut-être, pour toucher ses sévères appas,
 Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
 Et, si de ses fiertés l'impérieux caprice
 Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
 Au moins est-ce un bonheur, en ces extrémités,
 Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURIALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme ;
 Combattant mes raisons, tu chatouilles mon âme,
 Et par ce que j'ai dit je voulais pressentir
 Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir :
 Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confiance,
 On doit à la princesse expliquer mon silence,
 Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
 Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
 Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
 Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
 Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
 A pris...

ARBATE.

Moron, Seigneur ?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu,
 Par son titre de fou tu crois le bien connaître,
 Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
 Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
 Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui :
 La princesse se plaît à ses bouffonneries,
 Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
 Et peut dans cet accès dire et persuader
 Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder ;
 Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :
 Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
 Et veut (dans mes Etats ayant reçu le jour)
 Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
 Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

MORON, ARBATE, EURIALE.

MORON, *sans être vu.*

Au secours ! sauvez-moi de la bête cruelle !

EURIALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON, *sans être vu.*

A moi, de grâce, à moi !

EURIALE.

C'est lui-même : où court-il avec un tel effroi ?

MORON.

Où pourrai-je éviter ce sanglier¹ redoutable ?
 Grands dieux ! préservez-moi de sa dent effroyable !
 Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrappe pas,
 Quatre livres d'encens et deux veaux des plus gras.
 Ah ! je suis mort !

EURIALE.

Qu'as-tu ?

MORON.

Je vous croyais la bête

Dont à me diffamer² j'ai vu la gueule prête,
 Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

O que la princesse est d'une étrange humeur !
 Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
 Il nous faut essayer de sottes complaisances !
 Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
 De se voir exposés à mille et mille peurs ?
 Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
 Des lièvres, des lapins et des jeunes daims, passe :
 Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
 Et qui prennent toujours la fuite devant nous ;
 Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
 Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
 Et qui courent les gens qui les veulent courir,
 C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

1. Sanglier, comme meurtrier, ne faisait alors que deux syllabes.

2. Diffamer avait quelquefois le sens de défigurer, blesser. Dans certaines provinces de France on dit encore d'une personne marquée de la petite vérole qu'elle est diffamée.

EURIALE.

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON, *en se tournant.*

Le pénible exercice

Où de notre princesse a volé le caprice!...
 J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour,
 Et, la course des chars se faisant en ce jour,
 Il fallait affecter ce contre-temps de chasse
 Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce
 Et faire voir... Mais chut! achevons mon récit,
 Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.
 Qu'ai-je dit?

EURIALE.

Tu parlais d'exercice pénible.

MORON.

Ah! oui. Succombant donc à ce travail horrible,
 Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
 Et dès le point du jour je m'étais découché,
 Je me suis écarté de tous en galant homme,
 Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
 J'essayais ma posture, et, m'ajustant bientôt,
 Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
 Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
 Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue
 Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
 Pour...

EURIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur;
 Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause:
 Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
 J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
 Avait d'un air affreux tout son poil hérissé;
 Ses deux yeux flamboyants ne lançaient que menace,
 Et sa gueule faisait une laide grimace,
 Qui, parmi de l'écume, à qui l'osait presser
 Montrait de certains crocs... je vous laisse à penser!
 A ce terrible aspect, j'ai ramassé mes armes;
 Mais le faux animal¹, sans en prendre d'alarmes,
 Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

1. L'adjectif est ici, bien à tort, placé avant le substantif, et produit un contre-sens. Le *faux animal* ne peut avoir le même sens que l'*animal faux*. On sent que Molière a écrit trop rapidement cette pièce.

MORON.

Quelque sot !

J'ai jeté tout par terre, et couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre !
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON.

J'y consens,

Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON.

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise :
« C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier »,
Que si l'on y disait : « Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort ».

EURIALE.

Fort bien...

MORON.

Oui, j'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

EURIALE.

En effet, ton trépas fâcherait tes amis ;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle...

MORON.

Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule :
Je n'ai rien fait encor, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré ;
L'office de bouffon a des prérogatives,
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'état ;
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien,
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse :
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame,
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme ;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds

Pourraient contribuer au bien que je vous veux :
 Ma mère dans son temps passait pour assez belle,
 Et naturellement n'était pas fort cruelle ;
 Feu votre père alors, ce prince généreux,
 Sur la galanterie était fort dangereux,
 Et je sais qu'Elpenor, qu'on appelait mon père
 A cause qu'il était le mari de ma mère,
 Contait pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
 Que le prince autrefois était venu chez lui
 Et que durant ce temps il avait l'avantage
 De se voir salué de tous ceux du village.
 Baste ! quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
 Mais voici la princesse et deux de vos rivaux.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE ET SA SUITE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE,
 EURIALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes
 Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes ?
 J'aurais pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
 Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous
 Était une aventure (ignorant votre chasse)
 Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce ;
 Mais à cette froideur je connais clairement
 Que je dois concevoir un autre sentiment,
 Et quereller du sort la fatale puissance
 Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE.

Pour moi, je tiens, Madame, à sensible bonheur
 L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
 Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
 A quereller le sort d'une telle aventure :
 D'un objet odieux je sais que tout déplaît ;
 Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
 Cet extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
 De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut parler,
 Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler,
 Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
 Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes,
 Et que je fasse, enfin, mes plus fréquents emplois,
 De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,

Pour n'oser en chassant concevoir l'espérance
 De suffire moi seule à ma propre défense?
 Certes, avec le temps j'aurais bien profité
 De ces soins assidus dont je fais vanité,
 S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
 Ne pût pas triompher d'une chétive bête!
 Du moins si, pour prétendre à de sensibles coups,
 Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
 D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
 Et me faites tous deux cette grâce de croire,
 Seigneur, que, quelque fût le sanglier d'aujourd'hui,
 J'en ai mis bas sans vous de plus méchants que lui.

THÉOCLE.

Mais, Madame...

LA PRINCESSE.

Et bien, soit, je vois que votre envie
 Est de persuader que je vous dois la vie;
 J'y consens : oui, sans vous c'était fait de mes jours.
 Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,
 Et je vais de ce pas au prince pour lui dire
 Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

Heu ! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit ?
 De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
 O comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
 Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire !

ARBATE.

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédains ;
 Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
 Son heure doit venir, et c'est à vous possible¹
 Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux ;
 Et je...

EURIALE.

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux ;
 Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire :

1. Possible a ici le sens de *possiblement*, peut-être, probablement.
 On se rappelle le vers de La Fontaine :

Ne tardera possible guères

J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on savoir, Seigneur, par où votre espérance...

EURIALE.

Tu le vas voir; allons, et garde le silence.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME INTERMEDE

SCÈNE PREMIÈRE

MORON.

Jusqu'au revoir; pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

*Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime :*

*Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.*

*Ses doigts, tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable.*

*Ouf! cette idée est capable
De me réduire aux abois.*

Ah! Philis, Philis, Philis!

Ah! hem! ah! ah! ah! Hi! hi! hi! hi! Oh! oh! oh! oh!

Voilà un écho qui est bouffon! hom! hom! hom! Ah! ah!
ah! ah! ah!

Uh! uh! uh! Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE II.

UN OURS, MORON.

MORON.

Ah! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi! je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui feraient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! Monseigneur, tout doux s'il vous plaît. La, la, la, la! Ah! Monseigneur, que Votre Altesse est jolie et bien faite! elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil! belle tête! beaux yeux

brillants et bien fendus! ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenottes jolies! ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits!... A l'aide! au secours! je suis mort! miséricorde! pauvre Moron! ah! mon Dieu! et vite, à moi, je suis perdu!

(Les chasseurs paraissent).

Eh! Messieurs, ayez pitié de moi! Bon, Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là! O Ciel, daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage! ferme! allons, mes amis. Bon! poussez fort! encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort! Descendons maintenant pour lui donner cent coups. Serviteur, Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête; maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever et en triompher avec vous.

FIN DU DEUXIÈME INTERMÈDE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux ;
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature ;
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes ;
De mille objets charmants ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude ;
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants,
Vos retraites ici me semblent hors de temps,
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique :
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence ?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquiescer,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir ;
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne ?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,

On s'expose chez vous à faire mal sa cour ;
 Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
 S'oppose aux duretés que vous faites paraître,
 Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
 Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
 Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
 Qu'un mérite éclatant allume dans une âme ?
 Et serait-ce un bonheur de respirer le jour
 Si d'entre les mortels on bannissait l'amour ?
 Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
 Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

AVIS.

Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie ; mais un commandement du Roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il aurait étendues davantage s'il avait eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien, toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles, et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'empchement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe ? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veut point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous pour devenir un jour nos tyrans : toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut, et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.

CINTHIE.

Eh ! Madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée, et, s'il plaît au Ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange; j'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et, si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne sans doute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, Madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non, je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des faibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

CINTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire: on nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur: les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.

SCÈNE II.

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur!

MORON.

Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle¹ comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, et, puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

1. *Faire de son drôle*, c'est faire le drôle. *Drôle* veut dire ici indifférent, sans souci.

CINTHIE.

Quoi! Moron se mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédon's à personne.

CINTHIE.

Sans doute, on aurait tort.

SCÈNE III.

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS, MORON.

LYCAS.

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque et celui de Messène.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Aurait-il résolu ma perte, et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCÈNE IV.

LE PRINCE, EURIALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE,
LA PRINCESSE,
AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également: l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle: me donner un mari et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la

première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un : tous mes vœux seraient satisfaits si cela pouvait arriver, et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je vais célébrer ici qu'*afin*¹ d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer ou arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel, autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus, et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle ; mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'Etat, ni avantage d'alliance. Si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer ; mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur : traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

THÉOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course ; mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE.

Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout : c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURIALE.

Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée : comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres ; je n'ai aucune prétention sur votre cœur,

1. *Afin* régit successivement *de* et *que*. Cette locution ne serait plus admise aujourd'hui : il faut ou ne pas changer la forme de l'infinif, ou répéter *afin* pour passer à celle du subjonctif.

et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

(Ils la quittent).

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendait point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON, à part.

Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame, l'entreprise est périlleuse, et, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'appréhendez rien, je vous prie; allons, je vous réponds de moi.

TROISIÈME INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE.

MORON, PHILIS.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non, laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah ! cruelle ! si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

PHILIS.

Cela se pourrait faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre, car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Eh ! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne saurais.

MORON.

De grâce !

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON.

Je ne te laisserai point aller.

PHILIS.

Ah ! que de façons !

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Et bien ! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.
De ne me point parler du tout.
MORON.
Eh ! Philis !
PHILIS.
A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.
MORON.
Veux-tu me...
PHILIS.
Laisse-moi aller.
MORON.
Et bien, oui, demeure : je ne te dirai mot.
PHILIS.
Prends-y bien garde au moins, car à la moindre parole je prends la fuite.
MORON.
Soit.

(Il fait une scène de gestes).

Ah ! Philis !... Eh !... Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est ; si je savais chanter, j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles : elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon ! voici justement mon homme.

SCÈNE II.

SATYRE, MORON.

SATYRE.
La, la, la !
MORON.
Ah ! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps. Apprends-moi à chanter, je te prie.
SATYRE.
Je le veux ; mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.
MORON.
Il est si accoutumé à chanter qu'il ne saurait parler d'autre façon. Allons, chante, j'écoute.
SATYRE.
Je portais...
MORON.
Une chanson, dis-tu ?

Je port... SATYRE.

Une chanson à chanter ? MORON.

Je port... SATYRE.

Chanson amoureuse, peste ! MORON.

SATYRE.
*Je portais dans une cage
 Deux moineaux que j'avais pris,
 Lorsque la jeune Cloris
 Fit dans un sombre bocage
 Briller à mes yeux surpris
 Les fleurs de son beau visage*
 « Hélas ! dis-je aux moineaux en recevant les coups
 De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
 Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
 Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous ».

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoi qu'il la trouvât jolie ; il en demanda une plus passionnée, et, priant le satyre de lui dire celle qu'il lui avait ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

*Dans vos chants si doux,
 Chantez à ma belle,
 Oiseaux, chantez tous,
 Ma peine mortelle ;
 Mais, si la cruelle
 Se met en courroux
 Au récit fidèle
 Des maux que je sens pour elle,
 Oiseaux, taisez-vous,
 Oiseaux, taisez-vous.*

Ah ! qu'elle est belle ! apprends-la moi.

SATYRE.

La, la, la, la ! MORON.

La, la, la, la ! SATYRE.

Fa, fa, fa, fa ! MORON.

Fa toi même.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course, mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté ; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre, et, sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron ; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

EURIALE, MORON, ARBATE.

EURIALE.

Ah ! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai, mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition¹ toute divine,

1. *Disposition* signifiait alors légèreté, agilité, sens qu'a gardé l'adjectif *dispos*.

et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire : vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris : je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre, et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! Madame, il y a longtemps que nous nous connaissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Etais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, Madame, j'y étais, et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à Sa Principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, et j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériterait bien; mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.

Lui? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe sans prendre garde à vous!

LA PRINCESSE.

De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON, ARBATE.

MORON, *bas à Euriale.*

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien : la princesse souhaite que vous l'abordiez ; mais songez bien à continuer votre rôle, et, de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, Seigneur, et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir à votre âge cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence, et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme. Et, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer sans nous dérober les hommages qui nous sont dus et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, Seigneur, et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne suis pas de même, et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison ?

EURIALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait ?

EURIALE.

Moi, Madame? point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat, mais je me résoudrais plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimerait peut-être, que votre cœur...

EURIALE.

Non, Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur; ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux, et, quand le Ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il emploierait en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme, enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien vu de tel!

MORON.

Peste soit du petit brutal! j'aurais bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE, *à part*.

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit que je ne me sens pas.

MORON, *bas au prince*.

Bon courage, Seigneur, voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE, *bas à Moron*.

Ah! Moron, je n'en puis plus, et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE.

C'est avoir une insensibilité bien grande que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur; mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MORON, PHILIS,
TIRCIS.

MORON.

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras pour tâcher de me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur ; je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pandard-là : il a bon air, bonne physionomie, et je crois qu'il serait assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout espérer de moi si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne puisse se faire ; mais, Madame, s'il venait à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plait ?

LA PRINCESSE.

Ah ! ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non, il n'en fera rien ; je le connais, ma peine serait inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

QUATRIÈME INTERMEDE

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Viens, Tircis, laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent, mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS, *en chantant.*

Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur ;

Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille !

Et je touche ton oreille

Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah ! ah ! je vous y prends, cruelle ; vous vous écarterez des autres pour ouïr mon rival ?

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela ; je te le dis encore : je me plais avec lui, et l'on écoute volontiers les amants lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? je prendrais plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose, et quand...

PHILIS.

Tais-toi, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah ! cruelle...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS, *en chantant.*

*Arbres épais, et vous, près émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avait dépouillés
Par le printemps vous est rendue :
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas ! que j'ai perdue.*

MORON.

Morbleu ! que n'ai-je de la voix ! Ah ! nature marâtre !
pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à
un autre ?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et
tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je
pas un estomac, un gosier et une langue comme un autre ?
Oui, oui, allons, je veux chanter aussi, et te montrer que
l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai
faite pour toi.

PHILIS.

Oui, dis ! je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron, il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.
(*Moron chante.*)

*Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur ;
Ah ! Philis, je trépasse !
Daigne me secourir !
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir ?*

Vivat Moron !

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde ; mais, Moron, je sou-
haiterais bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort
pour moi : c'est un avantage dont je n'ai pas encore joui, et
je trouve que j'aimerais de tout mon cœur une personne
qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi ?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait, je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS, chante.

<i>Ah ! quelle douceur extrême,</i>	} bis.
<i>De mourir pour ce qu'on aime !</i>	

MORON.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS, chante.

*Courage ! Moron ! meurs promptement
En généreux amant.*

MORON.

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons ; vois ce poignard, prends bien garde comme je vais me percer le cœur.

(Se riant de Tircis).

Je suis votre serviteur : quelque niais !

PHILIS.

Allons, Tircis, viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

EURIALE, LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusques ici nous avons fait paraître une conformité de sentiments, et que le Ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté et même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes; mais enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions, le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, et mon âme, tout d'un coup (comme par un miracle), est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentés sollicitations d'un père et aux vœux de tout un Etat; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamnerez ou non le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverais sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURIALE.

Si j'étais dans votre cœur, je pourrais vous le dire; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez, pour voir, et nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurais trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclasse ?

EURIALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais ; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Eh bien, Prince, je veux bien vous la découvrir : je suis sûre que vous allez approuver mon choix, et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURIALE, à part.

O Ciel !

LA PRINCESSE.

Mon intention a réussi, MORON ; le voilà qui se trouble.

MORON, parlant à la princesse.

Bon, Madame. (*Au prince*). Courage, Seigneur. (*A la princesse*). Il en tient. (*Au prince*). Ne vous défaites pas ¹.

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

MORON, au prince.

Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot et semblez interdit ?

EURIALE.

Je le suis, à la vérité, et j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres, deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'Amour, et qui, dans le même moment, aient fait paraître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles : car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'Amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que par cette égalité de défaite nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre, et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point

¹ *Ne vous défaites pas* veut dire : ne vous troublez pas, ne vous démontez pas.

différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages ¹ pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aïlle de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, *à part.*

Ah! digne, ah! brave cœur!

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, je n'en puis plus, et ce coup, que je n'attendais pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord que votre stratagème avait fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un dépit à me désespérer qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulais soumettre.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui, il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il était vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante, je vous le demande, faites-moi ce plaisir, je

1. *Je vous sollicite de vos suffrages* n'est-il pas une faute d'impression qui aura échappé à Molière?

vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir, mais je croirais que la conquête d'un tel cœur ne serait pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV.

ARISTOMÈNE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARISTOMÈNE.

Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec mes transports le ressentiment¹ où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMÈNE.

Le prince d'Ithaque, Madame, vient m'assurer tout à l'heure que votre cœur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi, et vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit : une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps, et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire si je vous l'avais dite moi-même.

ARISTOMÈNE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grâce, Prince, brisons là ce discours, et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

1. *Ressentiment* s'employait autrefois dans le sens général de souvenir agréable ou désagréable.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! qu'en cette aventure le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite?

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir.

MORON.

Mais, Madame, s'il vous aimait, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre : c'est faire justement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, et, si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette : vous voudriez qu'il fût à vous, et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O Ciel! je l'aime? avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON.

Ma foi, son cœur en a sa provision, et...

(Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer).

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint, et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme? Ne serait-ce point aussi ce qu'on vient de me dire, et, sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince? Ah! si cela était, je serais personne à me désespérer; mais il est impossible que cela soit, et je vois

bien que je ne puis l'aimer. Quoi! je serais capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auraient triomphé? J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas: il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être, et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches; attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi. O vous, admirables personnes qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

CINQUIÈME INTERMÈDE

CLIMÈNE, PHILIS.

CLIMÈNE.

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour ?

PHILIS.

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle ?

CLIMÈNE.

*On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.*

PHILIS.

*On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.*

CLIMÈNE.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien ?

CLIMÈNE et PHILIS, ensemble.

*Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.*

PHILIS.

Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLIMÈNE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

*Si de tant de tourments il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes ?*

CLIMÈNE.

*Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs ?*

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

CLIMÈNE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien ?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

*Aïmons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.*

LA PRINCESSE *les interrompt en cet endroit, et leur dit :*

Achez seules, si vous voulez, je ne saurais demeurer en repos, et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

FIN DU CINQUIÈME INTERMÈDE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, EURIALE, MORON, AGLANTE, CINTHIE.

MORON.

Oui, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE.

Ah ! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur !

EURIALE.

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir ; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes Etats...

LE PRINCE.

Prince, n'entrons point dans ces compliments, je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père, et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURIALE, AGLANTE,
CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel ! que vois-je ici ?

LE PRINCE.

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

LE PRINCE.

Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cet union ?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE.

Tu le hais, ma fille ?

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

LE PRINCE.

Et que t'a-t-il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

LE PRINCE.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE.

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe, il me devait aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser : sa déclaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

LE PRINCE.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris, et, comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, sans doute, et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur?

LE PRINCE.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous? et vous m'imputez cette lâcheté? O Ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien sans mourir entendre ces paroles, et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! si c'était un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point.

LE PRINCE.

Et bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie!

LE PRINCE.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée, et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour: car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme, quand je vous déguisais mes sentiments, et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous

offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée, et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte que non pas une vérité.

LE PRINCE.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux : donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée, et, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

LE PRINCE.

Viens, Moron, c'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCENE III.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE, LA PRINCESSE,
AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LE PRINCE.

Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti, et, si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

PHILIS, ARISTOMÈNE, THÉOCLE,
LE PRINCE, LA PRINCESSE, AGLANTE,
CINTHIE, MORON.

PHILIS.

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse : tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons, et, si ce n'est pas un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusqu'ici.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

SIXIÈME INTERMÈDE

CHOEUR DE PASTEURS ET DE BERGÈRES QUI DANSENT.

CHANSON.

*Usez mieux, ô beautés fières!
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables bergères,
Nos cœurs sont faits pour aimer :
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.*

*Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer :
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.*

FIN.

DON JUAN

OU

LE FESTIN DE PIERRE

Comédie

1665

PERSONNAGES

DON JUAN, fils de Don Louis.
SGANARELLE, valet de Don Juan.
ELVIRE, femme de Don Juan.
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
DON CARLOS, }
DON ALONSE, } frères d'Elvire.
DON LOUIS, père de Don Juan.
CHARLOTTE, }
MATHURINE, } paysannes.
PIERROT, paysan.
LA STATUE du Commandeur.
LA VIOLETTE, }
RAGOTIN, } laquais de DON JUAN.
MONSIEUR DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, spadassin.
UN PAUVRE.
SUITE de Don Juan.
SUITE de Don Carlos et de Don Alonse, frères.
UN SPECTRE.

La scène est en Sicile.

DON JUAN

OU

LE FESTIN DE PIERRE

ACTE PREMIER¹

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *tenant une tabatière.*

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre; non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens: tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done

1. Le théâtre représente un palais.

Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici? Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore, dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas, mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper, mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN.

Quoi! ce départ si peu prévu serait une infidélité de Don Juan? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage.

GUSMAN.

Un homme de sa qualité ferait une action si lâche?

SGANARELLE.

Eh! oui. Sa qualité! la raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses!

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don Juan.

GUSMAN.

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent pour mettre Done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme après tout cela il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, et, si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore : tu sais que par son ordre je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu ; mais par précaution je t'apprends (*inter nos*) que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardana-pale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains : dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et, si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour, qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose : il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aie ; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Ecoute au moins, je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais, s'il fallait qu'il en vint quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

SCÈNE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parlait là ? Il a bien l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire ?

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi ! c'est lui ?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville ?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

D. JUAN.

Et quel sujet l'amène ?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

D. JUAN.

Notre départ sans doute ?

SGANARELLE.

Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.

D. JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite ?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

SGANARELLE.

Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Eh ! mon Dieu, je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur...

D. JUAN.

Quoi? parle.

SGANARELLE.

Assurément que vous avez raison si vous le voulez, on ne peut pas aller là contre; mais, si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Et bien, je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE.

En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait; à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais, lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs et pré-

senter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre, et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie ! comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire, je ne sais que dire : car vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison, et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire, une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

D. JUAN.

Comment ! quelle vie est-ce que je mène ?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire¹ entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

1. Var. : « c'est une affaire que je saurai bien démêler, sans que... ».

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur¹, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

D. JUAN.

Holà! maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde! Vous savez ce que vous faites, vous, et, si² vous ne croyez rien, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde qui sont³ libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et, si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face: « Osez-vous bien ainsi vous jouer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent. Pensez-vous que, pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies⁴, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que... ».

D. JUAN.

Paix!

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusques en cette ville.

SGANARELLE.

Et⁵ n'y craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

1. Var.: « Ma foi, Monsieur, vous faites une méchante raillerie ».
2. Var.: « si vous êtes libertin, vous avez vos raisons ».
3. Var.: « qui le sont ».
4. Var.: « que les libertins ne font jamais une bonne fin ».
5. Var.: « Et ne craignez-vous ».

D. JUAN.

Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui, mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et...

D. JUAN.

Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser ; et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée ; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer ; sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur...

D. JUAN.

Hein ?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut : il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes afin que... (*Il aperçoit Done Elvire*). Ah ! rencontre fâcheuse ! Traître, tu ne m'avais pas dit qu'elle était ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habits, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne?

SCÈNE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

Me ferez-vous la grâce, Don Juan, de vouloir bien me reconnaître, et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

D. JUAN.

Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérais, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse¹ le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous, et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler, j'en rejetais la voix, qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules, qui vous peignaient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE.

Moi? Monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

D. ELVIRE.

Eh bien! Sganarelle, parlez; il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

1. Pour excuser à ma tendresse est bien conforme au texte. Il faudrait: pour faire excuser à ma tendresse.

D. JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle.*
Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE.

Que voulez-vous que je dise ?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre; vous vous moquez de votre serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je !

SGANARELLE.

Madame...

D. ELVIRE.

Quoi?...

SGANARELLE, *se retournant vers son maître.*

Monsieur...

D. JUAN.

Si...

SGANARELLE.

Madame, les conquérants, Alexandre, et les autres mondes, sont cause de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la vérité...

D. ELVIRE.

Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme

il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

D. JUAN.

Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous et que je brûle de vous rejoindre, puisqu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir : non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part, et que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras ; que par...

D. ELVIRE.

Ah ! scélérat, c'est maintenant que je te connais tout entier, et, pour mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer ; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même Ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Sganarelle, le Ciel !

SGANARELLE.

Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres !

D. JUAN.

Madame...

D. ELVIRE.

Il suffit, je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte, et sur de tels sujets un noble cœur au premier mot doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures ; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais, et, si le

Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

(Elle sort).

SGANARELLE, *à part.*

Si le remords le pouvait prendre !

D. JUAN, *après une petite réflexion.*

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE, *seul.*

Ah ! quel abominable maître me vois-je obligé de servir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II¹

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

Notre-dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parquienne! il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'une éplingue qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent da matin qui les avait renvarsés dans la mar?

PIERROT.

Aga quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin draït comme cela est venu, car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc, j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête : car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai apparçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nou par secousses. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. « Eh! Lucas, çay-je fait, je pense que ula des hommes qui nageant là-bas. — Voire, ce ma til fait, t'as été au trépassement d'un chat², t'as la vue trouble. — Palsanquienne! çay-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. — Point du tout, ce ma til fait, t'as la barlue. — Veux-tu gager, çay-je fait, que je nay point la barlue, çay-je fait, et que sont deux hommes, çay-je fait, qui nageant droit ici? çay-je fait. — Morquenne! ce ma-til fait, je gage que non. — O çà, çay-je

1. Le théâtre représente une campagne au bord de la mer.

2. *Aller au trépassement d'un chat*, dicton faisant allusion à une superstition populaire.

fait, veux-tu gager dix sols que si? — Je le veux bian, ce ma til fait, et pour te montrer, ula argent su jeu, ce ma til fait ». Moi, je n'ai point été ni fou ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées et cinq sols en double, jergmiguenne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin, car je ses hazardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian ce que je faisais pourtant, queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé que javon vu les deux hommes tout à plain qui nous faisiant signe de les aller querir, et moi de tirer auparavant les enjeux. « Allons, Lucas, çay-je dit, tu vois bien qu'ils nous appellont; allons vite à leu secours. — Non, ce ma til dit, ils m'ont fait pardre ». O donc tanquia qua la par fin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cabin caha que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant depouillés tous nus pour se sécher, et pis il y en est venu encor deux de la même bande qui saquiant sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux; ula justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'est le maitre. Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieur, car il a du dor à son habit tout de pis le haut jusqu'en bas, et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieur qu'il est, il se-rait par ma fique nayé si je n'aviomme été là.

CHARLOTTE.

Ardez un peu!

PIERROT.

O parquennel sans doute il en avait pour sa maine¹ de fèves.

CHARLOTTE.

Est-il encor cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avais jamais vu s'habiller; que d'histoires et d'angi-gorniaux boutont ces messieus-là les courtisans! Je me pardrais là dedans, pour moi, et j'étais tout ébaubi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête, et ils boutont ça, après tout, comme un gros bon-

1. *Maine*, ou *mine*, est une mesure de capacité. *En avoir pour sa maine de fèves*, c'est en avoir son compte.

net de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi et moi. En gliu d'haut de chausse, ils portent un garderobe¹ aussi large que d'ici à Pâques; en gliu de pourpoint, de petites brassières qui ne leu venont pas jusqu'au brichet², et, en gliu de rabat, un grand mouchoir de cou à riziau avec quatre grosses houpes de linge qui leu pendent sur l'estomac. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes, et parmi tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soient farcis tout de pis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'eune façon que je me romprais le cou avec.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aïlle voir un peu ça.

PIERROT.

O acoute un peu auparavant, Charlotte, j'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Et bian, dis, qu'est-ce que c'est?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je déboude mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je somme pour être mariés ensemble; mais, marquenne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraignes l'esprit franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Testiguienne! tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTTE.

Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la

1. *Un garderobe* est un tablier; mais ce que Piarrot prend ici pour un tablier est un haut-de-chausse, qui, en effet, en affecte la forme.

2. *Brichet*, estomac.

même chose, et si ce n'était pas toujou la même chose, je ne te dirais pas toujou la même chose.

CHARLOTTE.

Mais qu'est-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT.

Jerniquenne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, et si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciens qui passent, je me romps le cou à t'aller denicher des marles, je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête, et tout ça comme si je me frappais la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aiment.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle deguaine.

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse?

PIERROT.

Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimai-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non, quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme elle est assotée du jeune Robain, alle est toujou autour de ly à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al l'y fait queuque niche, ou l'y baille quelque taloche en passant; et l'autre jour qu'il était assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous ly, et le fit choir tout de son long par tarre. Jarny! ula où l'en voit les gens qui aiment; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois, et je passerais vingt fois devant toi que tu ne te grouillerais pas pour me bâiller le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne! ça n'est pas bian, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse? c'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne, quand en a de l'amiquié pour

les personnes, l'an en baille toujou queuque petite signification.

CHARLOTTE.

Enfin je t'aime tout autant que je pis, et, si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuquautre.

PIERROT.

Eh bien, ula pas mon compte? Testigué! si tu m'aimais, me dirais-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morqué! queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Et bian, laisse faire aussi, et ne me presse point tant; peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE.

Hé bien, quien.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Pierrot, est-ce là ce monsieur?

PIERROT.

Oui, le ula.

CHARLOTTE.

Ah! mon quieu, qu'il est gentil, et que ç'aurait été dommage qu'il eût été nayé!

PIERROT.

Je revians tout à l'heure, je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eue.

SCÈNE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasqué imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise.

Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SGANARELLE.

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort qu'au lieu de rendre grâce au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... (*Voyant Don Juan prendre un air menaçant*). Paix ! coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait, allons.

D. JUAN, *apercevant Charlotte*.

Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli, et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE.

Assurément ! (*A part*). Autre pièce nouvelle.

D. JUAN.

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE.

Vous voyez, Monsieur.

D. JUAN.

Etes-vous de ce village ?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Et vous y demeurez ?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Vous vous appelez ?

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous servir.

D. JUAN.

Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE.

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

D. JUAN.

Ah ! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît : ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce : ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement : ah ! qu'ils

sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie : ah! qu'elles sont amoureuses! et ces lèvres appétissantes! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous! Dieu m'en garde; je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE.

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE.

Fi, Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

D. JUAN.

Ha! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et, si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

D. JUAN.

Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute?

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

D. JUAN.

Quoi! une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan? Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village; vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage et rendre justice à vos charmes: car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour

est bien prompt sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez! Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujours dit qu'il ne faut jamais croire les monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjôleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser; je suis une pauvre paysanne, mais j'ai honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serais assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et, pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt quand vous voudrez, et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point, il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres; et, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de crainte; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse, et pour moi, je l'avoue, je me percerais le cœur de mille coups si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu, je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvu que ma tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment! il semble que vous doutiez encore de ma sincérité. Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le Ciel...

CHARLOTTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh! Monsieur, attendez que je sois mariés, je vous prie; après ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Et bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que par mille baisers je lui exprime le ravissement où je suis...

SCÈNE III.

D. JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT, *se mettant entre eux deux et poussant Don Juan.*

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaît; vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la puré-sie.

D. JUAN, *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'amène cet impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous tegniez, et qu'ou ne carressiais point nos accordées.

D. JUAN *continue de le repousser.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Jerniquenne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE, *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement? que je le laisse faire? Je ne veux pas, moi.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Testiguenne! parce que vous êtes monsieur, vous viendrez caresser nos femmes à note barbe? Allez u-s-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Heu?

PIERROT.

Heu! (*Don Juan lui donne un soufflet*). Testigué! ne me frappez pas. (*Autre soufflet*). Oh! jernigué! (*Autre soufflet*). Ventrequé! (*Autre soufflet*). Palsanqué, morquenne! ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de u-s-avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses; ce monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT.

Quement, jerny! tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot; si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame?

PIERROT.

Jernigué! non; j'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine, si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventrequenne! je gny en porterai jamais quand tu m'en payrais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il dit? Morquenne! si j'avais su ça tantôt, je me serais bian gardé de le tirer de gliau, et je gly aurais baillé uu bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN, *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*
 Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT, *s'éloignant derrière Charlotte.*
 Jerniquenne! je ne crains parsonne.

D. JUAN *passe du côté où est Pierrot.*
 Attendez-moi un peu.

PIERROT *repasse de l'autre côté de Charlotte.*
 Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *court après Pierrot.*
 Voyons cela.

PIERROT *se sauve encore derrière Charlotte.*
 J'en avons bien vu d'autres.

D. JUAN.
 Ouais!

SGANARELLE.
 Eh! Monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. Ecoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT *passe devant Sganarelle, et dit fièrement*
à D. Juan.

Je veux lui dire, moi!

D. JUAN *lève la main pour donner un soufflet à Pierrot, qui*
baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.

Ah! je vous apprendrai.

SGANARELLE, *regardant Pierrot, qui s'est baissé pour*
éviter le soufflet.

Peste soit du maroufle!

D. JUAN.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

D. JUAN.

Enfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerais pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

SCÈNE IV.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, MATHURINE.

SGANARELLE, *apercevant Mathurine.*

Ah! ah!

MATHURINE, *à Don Juan.*

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

D. JUAN, à *Mathurine*.

Non, au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut *Mathurine*?

D. JUAN, *bas à Charlotte*.

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi! *Charlotte*...

D. JUAN, *bas à Mathurine*.

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, *Mathurine*...

D. JUAN, *bas à Charlotte*.

C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que...

D. JUAN, *bas à Mathurine*.

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrais...

D. JUAN, *bas à Charlotte*.

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN, *bas à Mathurine*.

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Je pense...

D. JUAN, *bas à Charlotte*.

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi!...

D. JUAN, *bas à Mathurine*.

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE.

Je...